Illinois U Library

NUMÉRO 189

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE DE l'Œuvre

LUCIEN BEER et ROBERT DE RIBON

présentent

LILA KEDROVA
FRANÇOIS DARBON
JEAN-MARIE AMATO
DANIÈLE CONDAMIN
BERNARD NOËL
JUDITH MAGRE

dans

PROCÈS de FAMILLE

2 actes de DIEGO FABBRI
Adaptation de MICHEL ARNAUD
Décors de MICHEL JUNCAR
Mise en scène de JOSE QUAGLIO

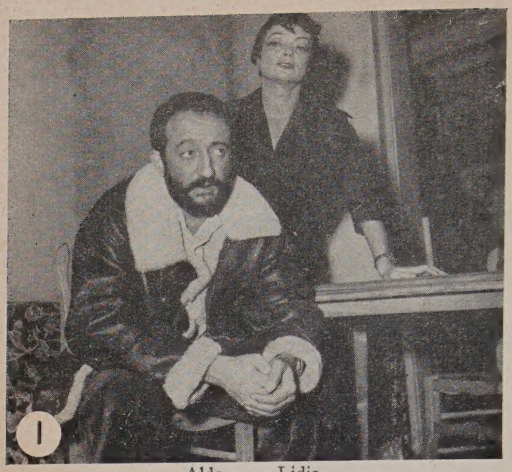
avec
PAULE FAINVAL
et
CHRISTIAN FOURCADE

55, RUE DE CLICHY . MÉTRO CLICHY . TRI: 42-52 . LOCATION DE 11 A 18h
TOUS LES SOIRS A 21h (SAUF MARDIS) . MATINÉE DIMANCHES ET FÊTES A 15h

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec

FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e



Aldo Lidia

Aldo Lidia Abel

Lidia Nina

1 LIDIA. — *Vous aussi, avant de savoir, étiez en paix, n'est-ce pas?* (ACTE I.)

2 ABEL. — *Je suis rentré trop tôt, cette foi*
EMILIO. — *C'est absurde, Lidia! Il ne va le voler!* (ACTE I.)

3 LIDIA. — *J'espère que ce ne sera pas le ba de Judas!* (ACTE I.)

4 ALDO. — *Qui est-ce? Je veux savoir qui c*
NINA. — *Tu peux me tuer, je ne te le pas!* (ACTE I.)

5 EMILIO. — *Où vas-tu?*
LIDIA. — *Chez le père d'Abel!* (ACTE I.)

Aldo Nina

Emilio Lidia

PROCÈS DE FAMILLE

Pièce en deux actes
de Diégo FABBRI

Adaptation française
de Michel ARNAUD

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris le 30 septembre 1955 au théâtre de L'ŒUVRE, dans une mise en scène de José QUAGLIO et des décors de Michel JUNCAR.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1955 by Diégo FABBRI.

Supplément au n° 428 de « France-Illustration—Le Monde Illustré »

PERSONNAGES

PAR ORDRE D'ENTRÉE EN SCÈNE

Emilio . . . . . *François DARBON*

Lidia . . . . . *Lila KEDROVA*

Abel . . . . . *Christian FOURCADE*

Aldo . . . . . *Jean-Marie AMATO*

Nina . . . . . *Danièle CONDAMIN*

Lisa . . . . . *Paule FAINVAL*

Sergio . . . . . *Bernard NOEL*

Vanna . . . . . *Judith MAGRE*

ACTE PREMIER

Chez le professeur Emilio Valenti. Intérieur bourgeois. La scène est divisée en deux, dans le sens de la profondeur, par une porte vitrée. La partie de devant est le salon; celle du fond, le bureau du professeur. Chaque pièce a deux portes et une fenêtre. Le mobilier habituel d'un ménage où le mari et la femme s'intéressent à autre chose qu'à leur intérieur.

Le Professeur, qui a la cinquantaine, est assis à son bureau et travaille en fumant un cigare. Lidia, sa femme, lit, au salon. La radio joue en sourdine des airs de danse, car c'est l'après-midi. Lidia a quarante ans à peine.

EMILIO, *sans lever la tête.* — La radio ne te gêne pas?... Elle ne t'empêche pas de lire?...

LIDIA, *continuant de lire, d'un ton un peu ironique.* — Au contraire! Il paraît même qu'elle a des effets salutaires.

EMILIO. — Pour qui?

LIDIA. — La radio désintoxique le subconscient.

EMILIO. — Ah oui! Les habituels bobards des revues américaines!... Moi, sans doute, je n'ai pas assez de subconscient... *(Bruit d'une porte que l'on ouvre et que l'on referme avec violence.)* Le voilà!... *(Il consulte son bracelet-montre.)* Il a près d'une heure de retard. Et toi, tu continues de faire comme si de rien n'était : tu lui passes tout!

LIDIA. — Je veux qu'il comprenne de lui-même.

EMILIO. — On verra!

Un silence. Chacun d'eux a repris ses occupations. La porte s'ouvre alors et un petit garçon de sept ou huit ans fait son entrée : c'est Abel. Il se glisse dans la pièce sans faire de bruit. Il a visiblement très chaud. Il a un ballon sous le bras. Il s'éponge le front. Il reste un instant sur le seuil, puis, toujours en silence, il se dirige vers la fenêtre. Emilio le regarde de sa place, sans avoir l'air de rien. Lidia feint de ne l'avoir pas entendu et continue de lire. Abel est embarrassé.

LIDIA, *sans lever les yeux de son livre, à mi-voix, avec désinvolture.* — Abel, tu ne dis pas bonsoir?

ABEL. — Je suis très en retard, maman? Quelle heure est-il?

LIDIA, *levant la tête et le regardant.* — Bien sûr, tu es en retard. Mais ce n'est pas une raison pour ne pas dire bonsoir.

ABEL, *murmurant.* — Bonsoir, maman... *(Il vient à Lidia et l'embrasse. Elle l'embrasse, elle aussi, avec tendresse, remet de l'ordre dans ses vêtements, puis lui montre Emilio du regard, pour l'inciter à aller lui dire bonsoir.)* Bonsoir, papa...

EMILIO. — Te voilà, footballeur!

ABEL, *il regarde Lidia et sourit, puis, s'approchant d'elle, il lui demande d'une voix ferme et grave.* — Maman, pourquoi tu ne me punis jamais?

LIDIA. — Comment cela, je ne te punis jamais?

ABEL. — Non! Vous ne me grondez jamais, vous ne me battez jamais. Quand mon camarade rentre en retard, on lui donne la fessée. Mais, moi, pas même une gifle. Jamais!

Il laisse tomber son ballon qui va rouler dans un coin.

EMILIO, *doucement.* — Qu'est-ce que tu penses de cela, Lidia?

LIDIA. — C'est incroyable!

EMILIO. — Mais non! c'est naturel! Tout à fait naturel... Viens ici, Abel.*(Abel lui obéit. Emilio se penche vers lui.)* Tu sais qui tu dois remercier de n'avoir jamais de claques? Tu le sais? *(Un temps. Abel se tourne vers Lidia.)* Non. Pas elle. Pas ta mère. Mais M^me^ Montessori.

LIDIA. — Emilio!

EMILIO, *à Abel, qui ne comprend évidemment pas.* — Tu ne la connais pas, cette dame, hein? Et pourtant jusqu'à présent c'est elle qui t'a épargné les gifles et les fessées.

ABEL, *croyant que cela cache une plaisanterie.* — Qui c'est?

EMILIO. — M^me^ Montessori? Une vieille dame, morte en odeur de sainteté, et qui avait des idées très personnelles sur l'éducation des enfants. Chez nous, c'est elle qui commande! Tu devrais lui brûler un cierge, Abel, pour la remercier!

ABEL, *brusquement.* — Je ne veux pas la remercier!

LIDIA, *irritée, levant la main.* — Abel, tu veux vraiment une gifle?

ABEL, *se reculant, gaiement.* — Non, non, maman...

On sonne à la porte d'entrée.

LIDIA, *à Abel.* — Va voir qui c'est! *(Abel obéit. A Emilio:)* C'est intelligent! Tenir de tels propos devant cet enfant! Que veux-tu qu'il comprenne?

EMILIO. — Rien sans doute. Mais c'est justement pour cela que je parle librement.

LIDIA. — Sans penser au mal que tu peux lui faire! Tu ne connais pas les enfants!

ABEL, *rentrant.* — C'est pour papa!

LIDIA. — Qui est-ce?

ABEL. — Je ne sais pas!

LIDIA. — Tu n'as pas demandé?

ABEL. — Non... Mais... je crois que c'est un coureur...

LIDIA. — Un coureur?

ABEL. — Oui, maman : il a une veste en cuir...

EMILIO. — C'est sans doute quelqu'un qui court après une recommandation. Ça commence! Nous sommes à la veille des examens de passage. *(Il quitte son bureau et vient dans*

le salon.) Et si on disait que je ne suis pas là? Un petit mensonge innocent! *(Lidia regarde Abel. Et Emilio, qui a vu ce regard:)* Impossible, hein?

LIDIA. — Oui, Emilio. D'autant plus que ce monsieur a une veste en cuir. N'est-ce pas, Abel?

ABEL. — Oui, papa... et une casquette.

EMILIO. — Oh! alors, on ne peut vraiment pas le faire attendre!

LIDIA, *à Abel.* — Fais-le rentrer ici. *(Abel sort. Lidia se lève et ferme la radio, puis elle va dans le bureau dont elle ferme à demi la porte vitrée. Abel fait entrer le visiteur. Lidia du bureau:)* Abel!...

Abel va dans le bureau, après avoir jeté un dernier regard au nouveau venu.

ABEL. — Je viens, maman!

La porte vitrée se referme complètement. Aldo s'avance. Il est habillé comme l'a dit Abel. Il tient à la main un casque de motocycliste et de gros gants fourrés.

ALDO, *en entrant.* — Excusez-moi de me présenter comme ça...

EMILIO. — Je vous en prie, je vous en prie. Asseyez-vous.

ALDO, *faisant allusion à Abel qui vient de disparaître.* — C'est votre enfant?

EMILIO. — Oui.

ALDO, *il pose son casque et ses gants sur un siège.* — Il s'appelle Abel, hein?

EMILIO. — Oui.

ALDO. — Vous n'en avez pas d'autre?

C'est plus une affirmation qu'une question.

EMILIO, *plus attentif, le cigare en suspens.* — Non.

ALDO. — Excusez toutes ces questions, mais je suis justement là pour parler de lui.

EMILIO. — Du petit?

ALDO. — Oui, du petit.

EMILIO. — Je vous écoute.

ALDO. — Il faudra m'excuser si je ne m'explique pas très bien, mais je suis un peu... Je dis les choses comme elles sont, quoi!

EMILIO. — Un excellent principe!

ALDO. — Cet enfant n'est pas le vôtre, je le sais. *(Emilio le regarde fixement.)* Ce n'est pas vrai?

EMILIO, *gravement et fermement.* — Cet enfant est *maintenant* le mien, le mien et celui de ma femme.

ALDO. — Oui, je sais! Vous, vous êtes ses parents adoptifs. Mais ce n'est pas votre enfant... Oh! je ne suis pas là pour vous faire des reproches. Je suis là pour mettre les choses au point.

Un bref silence.

EMILIO. — Nous avons adopté cet enfant. C'est exact. Mais... Qui êtes-vous et à quel titre êtes-vous là? *(Le regardant fixement:)* Et surtout, que voulez-vous?

ALDO, *un peu agressivement.* — Pas de l'argent, rassurez-vous!

EMILIO, *prenant inconsciemment le même ton qu'Aldo.* — Qui parle d'argent?

ALDO. — Est-ce que j'ai la tête de quelqu'un qui fait... du chantage?

EMILIO. — Vous jugez les gens à la tête, vous?

ALDO. — Oui.

EMILIO. — Pas moi. Il y a longtemps que j'ai perdu cette mauvaise habitude.

ALDO. — Bon, bon, ça va!

EMILIO. — En tout cas, croyez-moi, je n'ai pas porté de jugement sur vous. Mais il est normal que je vous demande qui vous êtes et ce que vous voulez.

ALDO. — Très normal. Je suis là pour vous le dire. Je m'appelle Aldo Casidei. Je suis régisseur du domaine Cacciarella. Seize fermes. Vous en avez peut-être entendu parler?...

EMILIO. — En matière d'agriculture, mes connaissances s'arrêtent à Virgile!

ALDO, *un peu interdit.* — Je veux dire que vous pouvez prendre des renseignements.

EMILIO. — Nous n'en sommes pas encore là. Je vous crois sur parole. Continuez, je vous en prie.

ALDO. — Eh bien!... *(Un silence, puis brusquement:)* C'est moi le père de l'enfant. *(Surprise d'Emilio.)* Vous ne l'aviez pas déjà compris?

EMILIO. — Non. Franchement, non. Je savais que cette jeune femme — la mère — avait un frère et, un instant, j'ai supposé que c'était vous.

ALDO. — Je ne suis pas son frère. Je suis le père de l'enfant.

EMILIO. — Ah! oui?

ALDO. — Vous ne le croyez pas?

EMILIO. — Si, si. C'est possible. Très possible. *(Un silence.)* Nous avons été en rapports avec la mère de l'enfant. Ma femme a tout l'a vue. Plusieurs fois.

ALDO, *fronçant le sourcil.* — Plusieurs fois? Quand ça?

EMILIO. — Il y a quelques années. *(Un temps.)* Trois ans.

ALDO, *rogue.* — Hum!... Et alors? Qu'est-ce que ça veut dire que vous avez été en rapport avec la mère?

EMILIO. — Rien. Une précision... Je reviens à ce que vous venez de me dire..

ALDO. — Il n'y a pas à réfléchir. Ça me paraît tellement clair, tellement simple.

EMILIO. — Peut-être. Le petit a sept ans accomplis, vous savez!

ALDO. — Bien sûr, je le sais!

EMILIO. — Quand nous l'avons adopté, il avait à peine deux ans. A cette époque-là, vous n'aviez plus donné signe de vie à la mère. Vous aviez disparu. Mais je me trompe peut-être?

ALDO, *hautain, presque avec défi.* — Vous ne vous trompez pas. J'avais effectivement disparu. Mais je suis revenu, puisque je suis là. Qu'est-ce que ça peut vous faire, du reste?

EMILIO, *sèchement.* — Ne me parlez pas sur ce ton!

ALDO. — Il ne vous plaît pas?

EMILIO. — Vous avez quelque chose d'insolent qui ne me plaît pas. Vous ne vous figurez tout de même pas que vous m'impressionnez!

ALDO, *démonté.* — Je ne cherche pas à vous impressionner. On est là pour parler...

EMILIO. — Oui, on est là pour parler. Donc, vous avez eu un enfant, et pendant des années, pendant sept ans, vous ne vous êtes même pas soucié de ce qu'il avait pu devenir.

ALDO, *agressif.* — Oh! pas de morale, hein!

EMILIO. — Il ne s'agit pas de morale. Je mets les choses au point.

ALDO. — De la morale et de la morale inutile! Parce que, moi, la mère, je l'ai épousée. J'ai fini par l'épouser. Maintenant, c'est ma femme! Ça vous suffit? Alors, bouclez-la!

EMILIO, *frappé.* — Vous êtes le père... et le mari. Si vous l'aviez dit tout de suite...

ALDO. — Je vous avais prévenu : je ne sais pas m'expliquer!

EMILIO. — Vous êtes marié... depuis peu de temps?

ALDO, *regardant Emilio.* — Près de deux ans.

EMILIO, *presque pour lui-même.* — Deux ans pour vous rappeler l'existence du petit... de votre enfant... *(Aldo, embarrassé, détourne la tête.)* Je dis cela pour nous et non pour vous, vous savez! Parce que nous, en deux ans... Comprenez-moi! Deux ans de plus de vie commune, d'affection, de soins... Surtout pour ma femme. Maintenant, le petit va à l'école et puis... il joue au football... *(Il montre le ballon.)* Que faire? Car vous êtes sans doute venu réclamer cet enfant qui est votre fils?

ALDO. — Voilà, voilà! nous y sommes! Nous voulons le reprendre. Rien d'autre! Vous dites que nous aurions pu y penser plus tôt. C'est vrai, c'est très vrai! De votre point de vue, monsieur, vous avez raison. Mais nous aussi, on a raison, vous savez!... La situation était compliquée, délicate... Pour bien vous l'expliquer, ça serait trop long, je ne sais pas si j'y arriverais... Oh! et puis, le petit est à nous : il est normal que nous venions le reprendre, non? Vous n'en feriez pas autant à ma place, vous?

EMILIO. — Peut-être. Certainement même. Seulement, moi, je n'en aurais pas fait autant *avant* et *avant*, cela compte aussi. Cela compte même énormément.

ALDO. — Enormément? Il ne faut pas exagérer.

EMILIO. — Enormément. Du moins pour nous. *(Un silence.)* Vous devez savoir que nous avons un papier, une déclaration écrite de la mère, de votre femme... Vous le savez?

ALDO, *surpris.* — Un papier? Quel papier? Je ne suis pas au courant.

EMILIO. — C'est un engagement régulier — une sorte de contrat, si vous préférez — par lequel la mère déclare renoncer librement au petit, et ne jamais prétendre, sous aucun prétexte, à ce qu'il lui soit restitué. Elle nous le laisse pour toujours. Un engagement signé, vous savez! Je veux dire valable!

ALDO. — Valable pour qui?

EMILIO. — Valable pour tout le monde. Même devant la loi. *(Aldo est complètement désemparé.)* Vous n'étiez pas au courant? Se peut-il que votre femme vous ait caché un détail aussi... important? Aussi décisif? Car nous, à partir de cet instant, nous nous sommes vraiment mis à aimer Abel comme un être désormais nôtre, entièrement nôtre. Nous avions la renonciation formelle de la mère.

ALDO. — Que voulez-vous que je vous dise? Je n'y comprends plus rien? ... Les femmes! Elles ne disent jamais la vérité. Elles vous cachent toujours quelque chose... Signer un papier pareil! Céder... vendre son gosse! C'est ignoble!

EMILIO. — Votre femme savait que vous alliez venir chez moi?

ALDO. — Et comment!

EMILIO. — Elle aurait dû vous parler de cet engagement. Elle a sans doute eu honte...

ALDO. — Mais vous aussi, vous savez, vous n'avez pas de quoi être fiers! Vous trouvez ça bien, vous, de faire un contrat au sujet d'un enfant? Hein? Dites-le-moi, d'homme à homme.

EMILIO. — A vrai dire... c'est une idée de ma femme...

ALDO. — Qu'est-ce que je vous disais? Il n'y a qu'une femme pour avoir une idée pareille!

EMILIO. — Mais la vôtre ne s'est pas fait prier pour accepter, pour signer!

ALDO. — Qui vous dit le contraire? Je ne la défends pas. Toutes les mêmes! Au fond, elles n'ont pas de cœur... Seulement ma femme, elle ne pouvait pas dire non. Comment aurait-elle fait? Profiter comme ça d'une pauvre fille! C'est une saloperie!

EMILIO, *avec force.* — Je vous en prie!

ALDO. — Je dis profiter et je le maintiens! Parce que si vous n'aviez pas ce papier entre les mains, je voudrais bien voir, maintenant...

EMILIO. — Qu'est-ce que cela change?

ALDO. — Comment, qu'est-ce que ça change? Ça change tout!

EMILIO. — Non. Cela ne change absolument rien! Pourquoi ma femme a-t-elle voulu cette assurance, cette garantie? Parce que, plus elle s'attachait à l'enfant — comme une mère, comme une vraie mère — plus elle avait peur de la douleur qu'elle pourrait éprouver si un jour quelqu'un — la mère, le père ou des parents — reparaissait à l'improviste pour réclamer Abel, déjà grand, déjà tout entier à nous... Mais on ne se prémunit pas contre la douleur. Je le lui ai dit quand elle m'a parlé de son projet. Mais elle a tenu bon : elle voulait ce papier. Les femmes ne croient qu'aux choses tangibles. Alors que... Vous voyez? maintenant, nous sommes là à tout remettre en question. C'est moi qui avais raison.

ALDO. — On pourrait peut-être trouver une solution... amiable?

EMILIO, *pensif.* — Que de moments pénibles en perspective! *(Regardant fixement Aldo:)* Vous voulez vraiment aller jusqu'au bout? Vous ne voulez vraiment pas renoncer au petit? Vous ne pouvez plus y renoncer, bien qu'y ayant renoncé pendant sept ans? *(Aldo fait non de la tête.)* Réfléchissez bien!

ALDO. — C'est tout réfléchi. Nous voulons reprendre notre enfant. *(Avec une sorte de lyrisme:)* Je défends mon amour.

EMILIO, *à mi-voix.* — Du moins, vous le croyez. *(Avec un geste d'impuissance:)* Alors... j'appelle ma femme?

ALDO. — Si vous voulez...

EMILIO, *il ouvre la porte vitrée et appelle.* — Lidia! Tu peux venir un instant? *(Lidia paraît, suivie d'Abel. Elle jette un coup d'œil à Aldo qui s'est un peu reculé et qui baisse la tête pour cacher son embarras. Puis elle se tourne vers Emilio qui a franchi le seuil de la porte vitrée, pour détourner la curiosité d'Abel. D'un geste très affectueux, comme seuls les hommes savent en avoir, il remet en place une mèche sur la tête de l'enfant, en disant:)* Tu peux descendre jouer, si tu veux!

ABEL, *étonné.* — Encore?

Et il regarde Lidia.

LIDIA. — Mais non, Emilio, il faut qu'il apprenne ses leçons. Il fait noir à présent... *(Emilio se baisse pour ramasser le ballon et le tend à Abel qui le prend. Abel s'en va avec son ballon. Lidia a remarqué le comportement insolite d'Emilio. Elle tourne brusquement la tête vers Aldo et esquisse un sourire. Emilio referme la porte et se tourne vers eux. Mais il s'arrête pour regarder Lidia qui, depuis un instant, fixe bizarrement Aldo. Un temps. Lidia, mordante:)* Vous êtes muets?

Aldo comme si cette question ne s'adressait qu'à lui montre Emilio d'un geste qui veut dire : « C'est à lui de parler. »

EMILIO. — Si nous commencions pas nous asseoir... *(Il s'assied, mais les deux autres restent debout. Sans les regarder:)* Et tâchons de rester calmes... *(Lidia n'a pas cessé de regarder fixement Aldo et maintenant elle a une expression presque ironique. Emilio, brusquement:)* Lidia, Monsieur est le père d'Abel.

LIDIA. — Qui l'a dit?

EMILIO. — Lui-même.

LIDIA, *à Aldo.* — Vous avez dit que vous étiez son père?

ALDO, *regardant Lidia en face.* — Pourquoi, vous en connaissez un autre?

LIDIA. — Oui.

ALDO. — Vraiment?

LIDIA. — Pourquoi vous faites-vous passer pour le père d'Abel? Ce n'est pas vous. Je le sais. Inutile de dire des choses qui ne sont pas vraies. D'autant plus que nous nous connaissons déjà. Au moins de vue. Oui, nous nous sommes déjà rencontrés.

ALDO. — Rencontrés? Nous?

Emilio a eu un sursaut d'étonnement.

LIDIA, *d'un ton qui s'affermit de plus en pl et qui reste toujours légèrement ironique.* Evidemment, vous ne vous en souvenez p Moi, si! Très bien. C'était un après-mi Devant chez Nina. J'allais repartir en taxi nous nous disions au revoir, Nina et moi. Vo êtes arrivé à moto. Vous étiez habillé à p près comme aujourd'hui. Vous veniez v nous. C'est alors que Nina m'a dit, un p effrayée : « Voilà mon fiancé... le motoc cliste... allez-vous-en vite, je vous en prie! est jaloux et se méfie de tout... »

ALDO, *se cabrant.* — Moi?

LIDIA. — Vous! Nina est rentrée chez e en courant. Mais, moi, j'ai attendu avant repartir. Et je vous ai vu de très près. vous reconnais. *(Volubile:)* Ce qui est curie c'est que mon visage ne vous dise rien, à vo C'est curieux parce que vous vous êtes tourné pour me regarder avant d'entrer d la maison. Longuement, tout le temps que v avez mis à garer votre moto. Une moto Gu Rouge.

ALDO. — Quelle mémoire! *(A Emilio:)* P sez que ça doit faire dans les trois ans.

LIDIA, *avec assurance, presque comme détective.* — Un peu moins.

ALDO. — C'est vrai. C'était bien vous, jour-là. *(Amer:)* Et je suppose que vous veniez pas de la part du curé, pour la p pagande électorale.

LIDIA. — Non. J'étais venue pour A Comme toujours. *(Aldo a un geste de rage.)* ce moment-là, Nina ne pouvait pas vous d la vérité.

ALDO. — Evidemment! Et elle a choisi bonne excuse : la politique! Elle me conn sait bien. Elle sait que la politique, c'est n faible. Ah! vous ne pouvez pas savoir ce j'ai dit sur vous quand elle m'a raconté Sur vous et sur le curé. Et c'était du bonim Moi qui croyais que Nina était une fille sim incapable de... *(Brusquement:)* Depuis c fois-là, vous n'avez plus donné signe de vie?

LIDIA. — Si! J'ai de nouveau donné si de vie environ six mois plus tard. Le 5 s tembre, quand vous vous êtes mariés.

ALDO, *ahuri.* — Vous étiez à mon mariag

LIDIA. — Non. Mais j'ai envoyé un cad

ALDO, *comme comprenant brusquement.* La radio? La petite radio portative? *(L acquiesce d'un vague sourire.)* C'était vous! alors!

LIDIA. — Oui.

ALDO. — C'était vous! Nous étions à la r son, deux ou trois jours avant le mariage. V savez comment c'est? Une certaine agitati cause des préparatifs... La couturière... les teaux... les petits fours... Enfin quoi, n sommes là et voilà ce paquet qui arrive. cadeau. Une radio. Le cadeau de qui? avait un petit mot avec une jolie phrase félicitations. Mais pas de nom! Et Nina n

plique que cette radio venait d'une dame d'ici, une dame qui avait justement un magasin de radio. Un bobard de plus, quoi! Ah! quand j'y pense... *(Il a un geste rageur.)* Une dame que Nina avait rencontrée quand elle travaillait encore à l'usine... Elles avaient fait connaissance dans le tram. Sympathisé... Et tout cela raconté avec calme, avec naturel, sans se troubler. Des mensonges! Encore des mensonges! Et, moi, j'y ai cru. On y croit tous. Est-ce qu'on pourrait s'imaginer que les femmes peuvent vous raconter des bobards même à ces moments-là! Elle est bien gentille, cette dame, j'ai dit : il va falloir que tu la remercies!

LIDIA, *sans méchanceté.* — Vous m'avez du reste remerciée, vous aussi. La carte que j'ai reçue était de vous deux. Je l'ai conservée... Vous voyez bien que nous nous connaissons!

ALDO, *humilié.* — Pourquoi ne m'avez-vous rien dit avant, monsieur? Vous me laissiez parler, parler *(A Lidia:)* et vous, vous jouiez avec moi au chat et à la souris... *(A Emilio:)* Vous auriez pu me dire tout de suite...

LIDIA, *vivement.* — Non, lui ne...

EMILIO. — Je vous donne ma parole d'honneur que tout cela est nouveau pour moi. Je savais, oui, que les deux... mères s'étaient rencontrées — et je vous l'ai dit — mais j'ignorais tout du reste. *(D'un ton de confidence:)* Ma femme a ses idées. Souvent je ne les approuve pas et plus souvent encore, elle ne me les communique même pas. Dans cette histoire de rencontres et de cadeau, j'entrevois un bizarre mélange de gentillesse et d'égoïsme, de générosité et de cruauté... C'est comme Abel : pour elle, il est une chose, pour moi, il en est une autre...

LIDIA, *agacée.* — Cela n'a aucun rapport!

EMILIO. — Tu as tes secrets, Lidia, et moi aussi sans doute, mais, moi, je m'efforce toujours de dire la vérité; c'est seulement quand je ne peux pas la dire, que je préfère me taire.

LIDIA, *agressive.* — En tout cas, si Monsieur t'a dit qu'il était le père d'Abel, ce n'est pas vrai! Alors? Notre conversation est partie de là. D'un mensonge de lui. Quant au reste, j'ai dû le raconter pour lui donner la preuve... tangible que je connais la vérité.

EMILIO, *à Aldo.* — Pourquoi m'avez-vous dit que vous étiez le père d'Abel, si vous ne l'êtes pas?

LIDIA. — Pour être plus fort! Pour t'impressionner! C'est évident! Un père est toujours un père. S'il peut prouver qu'il l'est vraiment. Mais lui n'est pas le père, tu peux en être sûr!

EMILIO, *à Aldo.* — Vous le connaissez, vous, le père?

LIDIA, *vivement.* — Non!

ALDO. — Personne ne le connaît.

LIDIA. — Pas même Nina?

ALDO, *rageur.* — Ecoutez!...

LIDIA, *à Aldo.* — Il y a peu de temps encore, vous ignoriez, vous ne soupçonniez même pas que Nina avait eu un enfant... avant. Je le sais. De façon certaine. Alors, n'essayons pas de ruser.

EMILIO, *tentant de calmer Lidia.* — Lidia!

LIDIA, *marchant de long en large.* — Je les connais, moi, les gens comme lui! Je les connais très bien! Seulement, avec moi, il se trompe!

EMILIO. — Ma femme a raison. Du moins en substance. Parlons franchement.

ALDO, *furieux contre lui-même.* — Mais oui, ça vaut mieux! *(A Lidia:)* Ce n'est pas pour vous impressionner, comme vous le croyez, que j'ai dit que j'étais le père... C'était... pour que personne ne sache, pas même vous, que Nina avait eu un enfant d'un autre. J'avais honte. Voilà! Ça arrive à tout le monde, non? Vous êtes contents maintenant?... Si vous saviez par où j'ai passé ces jours derniers! Un homme comme moi... un peu vaniteux — je le sais, je le sais, je me connais — et puis, pour un rien, je prends la mouche... être obligé de supporter ce que j'ai supporté comme humiliations! Sans pouvoir me rebiffer, sans pouvoir clouer le bec à ceux... Parce que c'était vrai, vrai tout entier! Moi qui étais habitué à faire filer doux les gens... Ah! il y a de quoi se...

LIDIA. — Je me rends compte de l'effet que peut avoir une révélation aussi... soudaine... Mais je ne comprends pas qui a pu parler. Puisque personne ne savait rien...

ALDO. — Personne! Nina le croyait! Mais il y a toujours quelqu'un qui le sait et qui vous le dit au moment opportun.

LIDIA. — Qui peut vous l'avoir dit? Ce n'est pas Nina.

ALDO. — Il aurait mieux valu qu'elle me le dise, spontanément, la première. Mais elle ne me l'a pas dit.

LIDIA, *à coup sûr.* — C'est le curé de San Giorgio!

ALDO. — Le curé? Je n'ai jamais rien eu à faire avec les curés. Moi, je suis d'une autre paroisse!

LIDIA, *insistante.* — Alors, comment l'avez-vous su?

EMILIO. — Lidia! Après tout, ce sont leurs affaires! Chacun a ses secrets et a le droit de les garder pour lui!

LIDIA, *ironique.* — Mais oui, voyons! il faut respecter les secrets d'autrui. Et, de la sorte, jamais rien de déplacé, tout le monde est toujours d'accord! *(Durement:)* Mais moi, je ne suis pas comme cela! Il y a des cas où je suis prête à ne respecter aucun secret. Maintenant, par exemple. Je veux en savoir davantage, je veux tout savoir, sur le champ.

ALDO. — Moi aussi, ces jours-ci, je suis contre les secrets. Et puis, avec vous, à quoi ça servirait? Puisque Madame sait tout.

LIDIA. — Oui, je sais tout. C'est pour cela que je n'ai pas la paix. Ceux qui ne savent rien ont de la chance. Vous aussi, avant de savoir, vous étiez en paix, n'est-ce pas?

ALDO, *pensif.* — Avant?...

LIDIA, *elle le regarde. Un long silence, puis.* — A quoi pensez-vous?... Allons, parlez!

ALDO. — Oui... Je suis le régisseur d'un domaine. Je l'ai déjà dit à votre mari. Et ce n'est pas facile de mener des paysans : ils sont ce qu'ils sont. On se heurte. Surtout, moi, avec mon caractère... Bref, il y a des gars qui me regardent de travers. La semaine dernière, ça s'est gâté avec l'un d'eux. Je lui ai dit : « Je te fous dehors! Décampe! » Lui, il devient tout de suite arrogant, presque menaçant, en paroles. Il me dit de bien réfléchir, parce que, si je pense vraiment à le renvoyer, je pourrais le regretter. Il me dit ça à moi! Il n'en fallait pas plus! Je le menace de la main, parce que je sais comment on s'y prend avec ces gens-là! Mais il ne bouge pas. il ne se démonte pas. Et plus je l'engueule, plus je vois dans ses yeux quelque chose qui ne me plaît pas. Une sorte d'assurance, de défi... Je pourrais le regretter? Qu'est-ce que je pourrais regretter? Brusquement, j'ai peur. Je ne crie plus. Je le menace toujours mais pas de la même manière. Je lui dis de parler, de s'expliquer. Et que s'il parle, je ... le garderai, mais que s'il ne parle pas... Et lui, en cinq ou six mots. il m'a cloué le bec. « Il y a tant de façons de voler, m'a-t-il dit : sur le poids, sur la récolte, mais aussi sur l'amour, nous avons tous quelque chose à cacher... » Oui, il m'avait vraiment cloué le bec. Je l'ai quand même giflé, mais je savais qu'il disait la vérité. Après, je l'ai fait parler pour de bon, j'ai voulu des preuves.

LIDIA. — Il vous en a donné?

ALDO. — Oui.

LIDIA. — Mais il ne savait pas qui était le père, n'est-ce pas?

ALDO. — Non.

LIDIA. — Et vous n'avez pas cherché à le savoir? Si vous le saviez. vous pourriez vous adresser à lui!

ALDO. — Je ne cherche pas le père d'Abel. Je veux Abel.

LIDIA. — Et qui vous a dit que c'était moi qui avais l'enfant?

ALDO. — Nina.

LIDIA. — Alors, elle est vivante!

ALDO. — Comment ça, elle est vivante?

LIDIA. — Dieu sait comment vous lui avez arraché cet aveu. Vous avez dû la torturer.

ALDO. — Pensez-vous! Je croyais, moi aussi, que j'allais la tuer. Au lieu de ça... On ne peut pas savoir à l'avance comment on prendra certaines choses... graves, énormes. J'ai même été étonné de la façon dont j'ai pris celle-là!

LIDIA. — Pourquoi?

ALDO. — Je lui ai dit : je ne te tuerai pas, je ne te chasserai pas, mais je veux voir le petit.

LIDIA. — Et la raison de cette... curiosité?

ALDO. — Je ne sais pas. Peut-être l'envie d'être bon. De pardonner. L'envie d'avoir ce gosse qui n'est pas de moi. Je le reconnaîtrai. Je lui donnerai mon nom, tout. Je suis là pour ça.

LIDIA. — Vous êtes vraiment décidé à all jusqu'au bout?

EMILIO. — C'est ce que je lui ai deman avant de t'appeler. Il dit que oui. Il est d cidé. Il veut Abel.

LIDIA. — Il en fait une question d'amou propre!

ALDO. — Possible! Mais nous voulons r prendre le petit. Nous en avons le droit.

LIDIA. — Vous n'avez aucun droit.

ALDO. — C'est à cause de ce fameux papi que vous dites ça?

LIDIA. — Vous parlez de droits! Et m droits à moi, et nos droits à nous, vous l avez considérés? Vous pensiez vraiment q nous vous dirions : « Voici l'enfant, emm nez-le donc! » Quelques larmes et tout ser fini! *(Regardant fixement Aldo:)* Ecoutez-m et mettez-vous bien cela dans la tête : Ah ne sortira pas d'ici. Tous les droits sont mon côté.

ALDO. — Oh, tous!

LIDIA. — Tous! Tous!

ALDO. — On ne voudrait pas mêler les av cats à cette histoire!

LIDIA. — Faites intervenir qui vous vo drez : les avocats, les gangsters, le pape l même! Nous verrons bien. Vous pensiez prendre à l'improviste? Il y a des années q je prévois cet instant, et je suis prête! J les moyens de parer tous les coups!...

ALDO. — Je croyais vous trouver p humaine, plus compréhensive. Je suis ve pour que nous arrivions à un accord. Je dis pas que vous ne devez plus voir Abel.

LIDIA. — Merci! Vous êtes trop bon! Vo êtes disposé à me le montrer... combien fois par an? *(Amère:)* Vous demandez la r titution d'un enfant comme s'il s'agiss d'une chose, d'un objet que l'on donne, q l'on reprend... Mais Nina ne vous a donc dit à quel point nous l'avions fait nôtre, enfant? A quel point il nous appartient?

Aldo reste muet.

EMILIO. — C'est à nous de le lui dire. ne peut pas s'en rendre compte. Efforço nous de les comprendre et ils tâcheront nous comprendre aussi. *(A Aldo:)* N n'avons pas eu d'enfants...

LIDIA, *très vivement.* — Quel rapport?

ALDO. — Laissez donc parler Monsieu

LIDIA. — Il vous semble plus compréhen n'est-ce pas?

ALDO. — Oui.

LIDIA, *à Emilio.* — Eh bien! parle.

Elle s'assied.

EMILIO, *enchaînant.* — Pas d'enfant! C faisait un vide dans la maison. Surtout p elle. Nous avons décidé d'en adopter un.

LIDIA, *frémissante.* — Mais non! Au c traire, j'étais opposée à l'idée de pren l'enfant d'une autre! Opposée par principe

EMILIO. — Lidia!

LIDIA. — Mais si! Mais si! Ce ne fut absolument pas une décision à froid. Un raisonnement. J'ai rencontré Abel par hasard...

EMILIO. — C'est vrai. Au cours d'une visite à l'orphelinat. Il y a cinq ans.

LIDIA. — Abel avait deux ans.

EMILIO. — Elle l'a vu. Revu. Et elle m'a tout de suite proposé de le prendre, de l'adopter. Voilà!

LIDIA. — Dieu, que tu racontes mal! Quel froideur! « Elle l'a vu, Revu... » Il faut que cet homme comprenne!

ALDO. — Ne vous inquiétez pas, madame. Je comprends très bien.

LIDIA. — Vous ne pouvez pas avoir compris!

ALDO. — Mais si! Vous voudriez dire les choses plus... enfin, d'une façon plus émouvante. Mais c'est très bien comme ça.

LIDIA. — Je veux les dire comme je les ai senties. Je... J'ai vu Abel.. un tout petit enfant.. le plus petit de tous. Il avait dans les yeux une expression indéfinissable, celle de quelqu'un qui cherche. Il cherchait sans savoir... il cherchait... Quelle tendresse dans ces yeux! Si j'avais eu un enfant, je l'aurais voulu comme lui. La Mère Supérieure me dit qu'il était arrivé là comme les autres. Abandonné. Abandonner un petit être comme lui! J'ai décidé de le prendre! Je l'aimais déjà!... Ce soir-là, à la maison, j'ai pleuré en pensant qu'Abel était dans ce grand dortoir et que peut-être il avait froid ou peur... Quelques jours plus tard, il était chez nous. Et tout de suite, il a appris à dire maman, papa. Tout de suite! C'était *notre* enfant.

ALDO. — Quand vous l'avez pris chez vous, vous ne saviez pas qui était la mère?

LIDIA. — Non. Personne ne le savait. Pas même les sœurs.

ALDO. — Alors, comment?...

LIDIA. — En fait, quelqu'un le savait.

ALDO. — Qui?

LIDIA. — Le curé de San Giorgio.

ALDO. — Alors, c'est lui qui vous a dit que Nina était la mère d'Abel?

LIDIA. — Oui. Ne sachant pas à qui m'adresser, j'ai pensé à lui.

ALDO. — Les curés! Ils savent toujours tout, ceux-là! Des intrigants!

LIDIA. — Il s'est rendu compte que l'enfant était en bonnes mains, et il a parlé.

ALDO. — Il n'aurait pas dû.

LIDIA. — Pourquoi? Il ne l'avait pas appris en confession... Et, du reste, dans un cas pareil, à quoi un prêtre doit-il penser? A l'avenir de l'enfant. A la famille qui l'adopte, à l'éducation qu'on lui donnera, au salut de son âme. C'est cela qui compte. Moi, je suis croyante.

ALDO. — Pas moi! Et je vous garantis que le petit n'ira pas chez les curés.

LIDIA. — Vous en parlez comme si cela dépendait de vous. Mais vous n'aurez pas à prendre ce genre de décision, du moins en ce qui concerne Abel.

ALDO. — S'il avait voulu faire son devoir, ce prêtre, il aurait averti la mère, il l'aurait convaincue de reprendre son enfant. Oui, il devait tenter de les rapprocher, pas les séparer pour toujours!

LIDIA. — Il connaissait trop bien la mère pour espérer en obtenir quelque chose.

ALDO. — Qu'est-ce que ça veut dire : il connaissait trop bien la mère?

LIDIA. — Parce que vous, vous l'admirez, vous la félicitez, cette mère?

ALDO. — Vous pourriez avoir un peu de pitié. On a vite fait de juger...

EMILIO, *intervenant.* — D'accord. En fait, nous ne jugeons pas. Nous essayons seulement de comprendre. Vous lui avez pardonné, vous vous êtes tout de suite intéressé à cet enfant. Très bien. Mais, objectivement, le fait demeure.

ALDO, *après un bref silence.* — Alors, ce prêtre vous a dit qui était la mère.

LIDIA. — Et j'ai été la voir. D'abord, elle a nié. Dit que ce n'était pas vrai. Elle a juré. S'est parjurée. Et puis elle a avoué.

ALDO. — Et alors? Qu'est-ce qu'elle a fait?

LIDIA. — Vous croyez qu'elle s'est intéressée au petit? Qu'elle a voulu savoir qui nous étions? Non! elle a eu peur. Peur que l'on puisse apprendre sa faute. Et quand elle a compris que j'étais là uniquement pour obtenir d'elle une promesse... formelle que, jamais, elle ne chercherait à reprendre Abel, elle m'a embrassée avec reconnaissance. Elle m'a promis tout ce que je voulais. Elle m'a raconté sa vie.

ALDO. — Qu'est-ce qu'elle vous a raconté?

LIDIA. — Sans doute la même chose qu'à vous. Du moins, je l'imagine. Qu'elle était fiancée avec vous. Que vous étiez un homme terrible et que si vous soupçonniez jamais la vérité vous l'abandonneriez. Elle n'avait qu'une idée : se marier. A tout prix.

ALDO. — Elle y a réussi. Je n'ai rien su. Et quand je l'ai su, je ne l'ai ni chassée ni tuée. Mais peu importe! Je suis ici pour reprendre ce qui est à nous. Oui, à nous, si les liens du sang comptent encore.

LIDIA, *avec force.* — Non! Dans le cas présent, les liens du sang ne comptent plus. D'abord, elle a abandonné celui qui était son sang. Ensuite, elle l'a repoussé, parce qu'elle devait épouser quelqu'un qui l'aurait tuée s'il avait su... Aujourd'hui seulement, elle entend la voix du sang? Parce que, apprenant sa faute, vous ne l'avez pas chassée! Elle se souvient de son enfant, elle le réclame!... Mais au fait, qui réclame Abel? Vous ou Nina? C'est vous qui vous êtes manifesté, vous qui ne comptez absolument pas dans cette affaire... Mais Nina? Où est Nina? Pourquoi n'est-elle pas là, si c'est vraiment elle qui réclame son enfant?

ALDO. — Vous allez la voir. C'est moi qui l'ai empêchée de venir. Je ne voulais pas la mêler à...

LIDIA. — Elle aurait dû venir! Elle ne peut

pas rester en dehors! C'était son fils! Et vous voudriez qu'elle reste en dehors! Amenez-la! Je vous mets au défi de l'amener!

ALDO. — Je vous l'amène tout de suite.

LIDIA. — Demain, si vous voulez.

ALDO. — Tout de suite! Elle m'attend au café d'en face.

Après une légère hésitation, il se dirige vers la porte.

EMILIO. — Priez-la de monter. Cela vaut mieux.

Au moment où Aldo atteint la porte, celle-ci s'ouvre toute grande et Abel fait irruption avec son ballon, toujours un peu essoufflé.

ABEL, *interdit.* — Je suis rentré trop tôt, cette fois-ci?

Il regarde Aldo. Aldo fait un geste vers Abel.

LIDIA. — Abel!

Elle étend le bras et attire Abel vers elle, comme pour le soustraire à un danger sur le point de s'abattre sur lui. Abel, effrayé, a un geste comme pour s'abriter. Aldo hoche la tête et regarde Emilio.

EMILIO. — C'est absurde, Lidia! Il ne va pas le voler!

LIDIA, *à Aldo qui s'attarde.* — J'attends Nina. Décidez-vous.

Aldo sort.

LIDIA, *à Abel.* — Va dans ta chambre et ne bouge plus.

ABEL. — Je peux même aller me coucher?...

LIDIA. — Non, il est trop tôt. Sois sage. *(Abel disparaît derrière la porte vitrée qui reste entrouverte.)* Tu vois comme ils s'étaient bien mis d'accord, ces deux-là! D'abord, elle a envoyé son mari, espérant qu'il réussirait seul, mais elle était à proximité, en cas de besoin! Quels gens! Tu crois qu'ils vont revenir?

EMILIO. — Pourquoi ne reviendraient-ils pas?

NINA. — Alors, cela veut dire que Nina aussi va réclamer le petit. Qu'en penses-tu?

EMILIO. — Pourquoi te fatiguer à prévoir? Dans un instant, nous serons renseignés.

LIDIA. — Leur comportement me semble tellement absurde! Je me demande la raison de leur acharnement. Le mieux était de laisser les choses comme elles sont, non seulement pour elle, mais aussi pour lui. Tandis que...

EMILIO. — Il est si difficile de déterminer ce qui est le mieux.

LIDIA. — Elle ne voulait pas que la chose se sache! C'est pour cela qu'elle l'a abandonné... Et, maintenant, ils réclament Abel, la preuve de leur honte... A moins que...

EMILIO, *avec un vague sourire.* — A moins que?

LIDIA, *irritée.* — On dirait que cela t'amu

EMILIO. — Tu crois ça? Je m'efforce de suivre. A moins que?...

LIDIA. — A moins que tout cela ne s qu'une mise en scène et qu'il y ait une aut raison.

EMILIO. — Quelle raison?

LIDIA. — L'intérêt. Tu y as pensé?

EMILIO. — Pas avec nous. Il me l'a dit l même, tout à l'heure.

LIDIA. — Pas avec nous, peut-être! M des raisons de famille... Un héritage. Qui sa Ils doivent avoir besoin d'un enfant. Tout suite. Sinon comment expliquer cela? Tu entendu aussi ce qu'il a dit à propos du pè d'Abel? Dieu sait quel père elle lui a inven Un père mystérieux, qu'on ne peut pas trouver, qui n'existe plus.. Ou peut-être faux père qui se prête à leur jeu.

EMILIO. — Nina ne se doute pas que tu c nais aussi la vérité sur le père?

LIDIA. — Elle ne m'a jamais dit qui c'ét Elle a seulement fait quelques allusions... suis sûre qu'ils doivent avoir une raison c crète, précise, qui nous échappe.

EMILIO. — Et s'ils étaient meilleurs nous ne le pensons? Oui, désintéressés, v ment guidés par un sentiment sincère.

LIDIA, *secouant la tête.* — Non! Non! L peut-être. Mais elle! Non. Je la connais t bien.

EMILIO. — D'autre part, c'est lui qui com maintenant. Contrairement à ce que tu as

LIDIA. — S'il était le père d'Abel! Mais ne l'est pas!

EMILIO. — Il le sera. Il se propose reconnaître Abel. C'est donc lui qui com

LIDIA, *elle est allée à la fenêtre, puis, avec certain étonnement.* — Nina est vraiment Viens voir.

EMILIO, *sans bouger.* — Je te crois.

LIDIA. — Ils sortent du bar... *(A Emili* Ils viennent ici...

EMILIO — Tu avais réellement cru à comédie?

LIDIA. — On ne sait jamais... avec ces g là!... *(Regardant de nouveau au-dehor* Qu'est-ce qu'ils font? Ils se sont arrêtés. dirait qu'ils discutent...

EMILIO. — Ils préparent leur plan. C naturel.

LIDIA. — Dieu sait ce qu'ils vont invent

EMILIO. — Mais cela ne te fatigue donc cela ne t'humilie donc pas d'être aussi fiante? Tu ne penses pas qu'il serait généreux de croire, d'avoir confiance?

LIDIA. — Ce serait plus généreux et plus c mode! Mais ce serait une erreur. On dev la victime des autres, de ceux qui ment qui en profitent, qui vous tendent des pièg Une victime généreuse, mais une vict quand même. Et *moi*, cela ne me conv pas. C'est bien le moment aujourd'hui, d'a confiance!

EMILIO. — Je préfère rester une victi moi.

LIDIA, *s'écartant vivement de la fenêtre.* — Ils traversent la rue... Mettons-nous bien d'accord, nous aussi.

EMILIO. — Je t'écoute.

LIDIA. — Il me suffit que tu soutiennes mon point de vue avec plus d'énergie. Ne me laisse pas seule défendre Abel. Ils croiraient que tu ne tiens pas assez à lui. Je ne te demande que cela.

EMILIO, *gravement.* — Tu crois vraiment qu'il est bien de leur résister ainsi?

LIDIA, *agressive.* — Tu me le demandes?

EMILIO. — Cela ne te semble pas un peu... contre nature? Bien sûr, il y a les promesses, les engagements, la loi, mais, au fond, la mère, c'est elle.

LIDIA. — Une mère dénaturée! Tandis que moi...

EMILIO. — Oui. Oui. Mais tu ne crois pas possible un accord, une conciliation quelconque? Sans pousser les choses à l'extrême?

LIDIA. — Non! Abel est quelque chose que l'on ne peut pas diviser! Pour toi, si? Quelle générosité avec le bien des autres, avec les sentiments des autres! Crois-tu que je n'aie pas compris qu'Abel n'est pas pour toi ce qu'il est pour moi, qu'il n'est pas *ton fils*? Cet enfant, tu l'as subi, tu ne l'as pas désiré. Dis la vérité.

EMILIO. — Tu exagères tout de suite...

LIDIA. — Au fond, l'adopter a été une complaisance envers moi. Avoue-le.

EMILIO. — Oui, je l'ai fait surtout pour toi.

LIDIA. — Mais tu ne l'aimes pas.

EMILIO. — Je m'y attendais! L'aimer! Si, je l'aime, à ma manière.

LIDIA. — A ta manière! Mais qui est-ce que tu aimes *vraiment*, et pas à ta manière? Qui as-tu jamais aimé? Qui? As-tu même jamais aimé?

EMILIO. — N'abordons pas ce sujet, je t'en prie! Ce n'est pas le moment.

LIDIA. — Oui, ce n'est pas le moment... Mais que font-ils? Pourquoi ne sont-ils pas encore là?

EMILIO. — Les étages... Nos cinq étages... Il y a, en tout cas, une chose dont tu peux être sûre : c'est que je pense sérieusement à l'avenir d'Abel et que je veux vraiment son bien.

LIDIA, *changeant de ton, devenant douce, tendre, suppliante.* — Cela me suffit. Tu ne consentiras donc pas à le donner à ces gens-là. A cet homme. Un homme sans religion, sans éducation. Si tu penses au bien d'Abel, cela ne te suffit pas? *(On sonne, Emilio se lève, mais Lidia l'arrête du geste.)* Attends! Je t'en conjure : sois fort, sois avec moi! Ne cède sur rien. Même si tu n'es pas convaincu, donne-moi raison devant eux. Après, tu pourras me dire tout ce que tu voudras, mais, maintenant, sois avec moi! *(Emilio, l'air perplexe, se dirige vers la porte. Lidia se cramponne à lui..)* C'est toute ma vie qui est en jeu, Emilio! Toute ma vie! Maintenant, Abel est tout pour moi! Tu le sais!

EMILIO. — Je le sais.

LIDIA. — Si tu ne veux pas que je fasse une bêtise, défends-le âprement. Comme je le défendrai, moi, *notre* Abel. *(Emilio sort pour aller ouvrir. Lidia s'arrange rapidement les cheveux et se tourne vers la porte. Au bout d'un instant bruit de voix en coulisses. Lidia ne bouge pas. Elle attend. Nina, Aldo et Emilio paraissent. Nina s'avance, tête basse. C'est une jeune femme de vingt-huit ans, mais elle est déjà un peu fanée. Les cheveux abimés par la teinture; les joues et les lèvres hâtivement fardées. Un maquillage imprécis et maladroit qui, bien que n'étant nullement agressif, semble comme double : un double mensonge sur la vérité de ce visage. Elle est simplement habillée. Embarrassée, réticente, quand il peut lui être utile de l'être; désinvolte, agressive et même effrontée quand elle le veut. Lidia, immobile:)* Entrez, Nina.

NINA, *la regardant.* — Madame...

LIDIA. — Je vous trouve un peu changée.

NINA. — Vous comprendrez...

Et elle se met à pleurer. Aldo et Emilio se tiennent un peu en arrière, près de la porte. Ils se chuchotent quelque chose. Lidia a un geste d'agacement et puis :

LIDIA, *à Nina.* — Mais oui, pleurez, Nina!

ALDO, *après un temps.* — Nous pourrions peut-être vous laisser...

LIDIA. — Vous voulez vous en aller?

ALDO. — Nina préférerait vous parler seule.

LIDIA, *à Nina.* — Vous voulez me parler seule?

Et elle regarde Emilio.

NINA. — Il croit que...

LIDIA, *s'approchant d'elle.* — Je vous comprends, ma chère. Mais, je regrette, je ne peux pas vous satisfaire. Nous sommes allés trop loin maintenant pour pouvoir bavarder en secret. Ce temps-là est fini. Et ce serait inutile. Une double fatigue. Equivoques sur équivoques. Nous devons parler devant eux. Sans réticences, sans pudeur ... et, surtout, sans mensonges. *(A Aldo:)* Vous verriez cela d'un bon œil, vous, un conciliabule secret?

ALDO. — C'est Nina qui le préférait, pas moi. J'ai seulement promis de ne pas m'y opposer. *(A Nina:)* Tu vois? Je te le disais bien qu'elle ne voudrait pas.

LIDIA. — Ne me croyez pas cruelle, Nina.

ALDO, *insistant.* — Rien qu'un instant! J'aurais attendu par là... avec Monsieur.

LIDIA. — Alors, c'est vous qui le désirez. Vous avez sans doute peur que d'autres choses se découvrent? De vilaines choses. Et vous préférez ne pas les entendre!

ALDO. — Peur? moi?

LIDIA. — Alors! Puisque nous sommes là, restons ensemble. Tous. Nous parlerons avec calme. Nous raisonnerons.

NINA, *qui n'a pas quitté Lidia du regard.* — Vous avez bien changé, vous aussi, madame!

Vous n'êtes plus la même. Autrefois, vous me sembliez la bonté personnifiée...

LIDIA. — Je n'ai pas changé. C'est vous qui ne me connaissiez pas assez. Je n'ai jamais été bonne comme vous avez pu le croire. Et surtout, je ne suis pas docile.

NINA. — Vous avez même une autre voix. Pourquoi m'en voulez-vous?

LIDIA. — Je ne crois pas vous en vouloir.

NINA. — Vous ne m'avez même pas tendu la main. Autrefois, même, vous m'embrassiez... Laissez-moi vous embrasser, si vous êtes encore une amie.

Elle va vers elle.

LIDIA, *elle se laisse embrasser sur la joue et dit doucement, presque dans un murmure.* — J'espère que ce ne sera pas le baiser de Judas.

NINA, *feignant le désarroi.* — Pourquoi dites-vous ça?...

LIDIA. — Vous auriez dû me prévenir tout de suite. C'était convenu entre nous. Quoi qu'il arrive.

NINA. — Mais ça, je ne pouvais pas le prévoir, madame. Et je n'ai pas pu...

LIDIA. — Pourquoi?

NINA. — Comment aurais-je fait? Depuis que... depuis qu'il sait, je suis enfermée à la maison. Bouclée. Si j'avais essayé de sortir, de vous faire avertir, il m'aurait tuée...

ALDO. — Ce n'est pas vrai. Est-ce que je t'ai jamais touchée?

NINA, *très habilement.* — Non. Non! Mais j'ai quand même eu peur. Il y avait un fusil de chasse à la maison. Chargé.

ALDO. — Je voulais seulement connaître la vérité.

LIDIA. — Par n'importe quel moyen!

ALDO. — Par n'importe quel moyen.

LIDIA, *à Nina.* — Et vous la lui avez dite?

NINA. — Oui.

LIDIA. — Vous la lui avez *vraiment* dite?

NINA. — Oui.

LIDIA. — Tout entière?

NINA. — Oui. Oui!

LIDIA. — Alors, maintenant, il n'y a plus rien à taire. Vous lui avez tout dit.

NINA, *avec obstination.* — Oui, je lui ai tout dit.

EMILIO. — Nous pouvons donc nous parler franchement, sans sous-entendus.

LIDIA, *après avoir jeté un coup d'œil ironique à Emilio.* — Qui a eu l'idée de reprendre Abel? Vous ou lui?

Nina, indécise, regarde Aldo.

ALDO. — C'est moi.

LIDIA, *à Nina.* — Et vous?

NINA. — Moi? Est-ce que j'aurais jamais pu supposer qu'il voudrait prendre le petit?

LIDIA. — Pourtant, vous y avez finalement consenti?

NINA. — Consenti!... J'ai dit : on verra.

LIDIA. — Vous ne lui avez pas dit que l'enfant... n'existait plus?

NINA. — Pourquoi aurais-je dû lui dire ç

LIDIA. — Parce qu'il était comme mort po vous. Mais vous ne le lui avez pas dit. Au co traire, vous lui avez dit où il était. Q m'aviez-vous promis au lieu de cela? Dites- ce que vous m'aviez promis, juré!

NINA. — On promet une chose à un certa moment... et, au fond de soi, on en désire u autre. Il faut me comprendre.

EMILIO, *à Nina.* — Voulez-vous dire qu même *alors*, vous n'aviez pas vraiment l'inte tion de renoncer?

NINA, *très vivement.* — Comment une mè pourrait-elle renoncer *vraiment* à son enfan Jamais!

EMILIO. — Mais qui vous contraignait à faire, *alors*? Vous pouviez dire non.

NINA. — J'ai tâché de l'oublier, je le con dérais comme perdu, vraiment perdu... Ma depuis qu'Aldo m'a dit : « Je veux le voir j'ai commencé à espérer, moi aussi, j'ai dési le revoir...

LIDIA. — Le revoir ou le ravoir?

NINA. — Le ravoir aussi, madame.

EMILIO. — Même en pensant à ce que vo aviez promis *alors*? Vous voulez réclamer ce quoi vous avez renoncé. Vous l'admettez? Vo n'en faites donc pas une question de droi Vous vous fiez uniquement à notre bon cœ C'est en somme une grâce que vous no demandez.

NINA. — Mais Abel est toujours mon enfan

ALDO. — Réponds à ce qu'on te dit. Ne fa pas semblant de ne pas comprendre. Tu donné ton enfant pour toujours. Tu l'as mê garanti...

NINA, *elle se met à pleurer.* — Je suis monstre... je suis un monstre!

Lidia assiste, impassible, à cette scène.

ALDO. — Et arrête de pleurer! Pourquoi m'as-tu pas dit que tu avais même signé papier...

NINA. — Quel papier?

ALDO. — Un papier par lequel tu leur la sais l'enfant pour toujours.

NINA. — Ce n'est pas vrai!

ALDO. — Ne mens pas, Nina. Je le sais!

NINA. — Je jure...

ALDO. — Ne jure pas!

NINA. — Je jure que je ne l'ai pas sig Elle voulait me le faire signer, ça, oui, elle beaucoup insisté, mais je n'ai jamais voulu ce papier est signé, la signature est fausse! ne l'ai jamais signé!

EMILIO, *à Lidia.* — Une telle obstinatio nier l'évidence est incroyable!

ALDO. — Madame, montrez-lui ce papie Jetez-le-lui à la figure, à cette sale menteus

Et il va vers Nina, le bras levé. Em l'arrête.

NINA, *gémissant.* — Madame! dites-lui...

LIDIA. — Nina n'a jamais signé ce pap Qui a dit qu'elle l'avait signé?

EMILIO. — C'est moi.

LIDIA. — Tu as eu tort!

EMILIO. — Mais c'est toi-même qui me l'as dit!

LIDIA. — Je t'ai menti. Tu es satisfait? *(Aldo s'est rapproché de Nina et l'a entourée de son bras. Il lui parle tout bas.)* Regarde-les, ces deux-là! Maintenant, il va croire tout ce qu'elle lui racontera.

ALDO, *agressif.* — C'est vous la menteuse!

LIDIA, *sans ciller.* — Pourquoi n'aurais-je pas le droit de mentir, moi aussi? Je n'en ai aucune honte.

EMILIO, *allant à Lidia.* — Pourquoi ce mensonge vis-à-vis de moi?

LIDIA. — Je voulais que toi, que tout le monde ait la certitude, même légalement, qu'Abel était définitivement à nous. Sans le moindre doute. Les doutes sont contagieux...

EMILIO. — Mais si quelqu'un a eu des doutes pour l'avenir, c'est bien toi, et tu as voulu les apaiser en prenant des assurances. Pas moi. Je ne comprends pas!

LIDIA. — Tant pis pour toi, si tu ne comprends pas!

EMILIO, *haussant le ton.* — Non, je ne comprends pas ce mensonge gratuit, inutile! Se peut-il qu'aucun de vous ne réussisse à dire la vérité? Je ne m'y retrouve plus au milieu de tous ces mensonges... et il est parfaitement inutile que je reste ici à jouer les imbéciles. Je vous laisse. *(A Aldo:)* Je m'excuse auprès de vous pour ce que je vous ai dit tout à l'heure. J'étais entièrement de bonne foi...

Il va pour sortir.

ALDO. — Je l'ai bien compris.

LIDIA. — Reste, Emilio.

ALDO. — Oui, restez, monsieur, ça vaut mieux...

LIDIA. — Tu vois? Tout le monde te réclame... Et ne t'excuse pas. Car cet engagement existait. Il existe. Je te le garantis. *(Durement, à Nina:)* Pourquoi avez-vous refusé de signer ce papier? Dites la vraie raison.

NINA, *mentant visiblement.* — Je n'ai pas eu le courage... J'ai essayé, mais je n'en avais pas le courage. J'avais l'impression de commettre un crime.

LIDIA. — Dites la vraie raison. Dites-la!

ALDO. — Parlez-lui sur un autre ton!

LIDIA. — Vous la défendez par dessus le marché!

ALDO. — Elle a déjà dit pourquoi. Elle n'a pas signé. C'est ça l'important. Parce que ça change tout!

LIDIA, *très durement.* — C'est uniquement parce qu'elle ne voulait laisser entre les mains de personne une preuve écrite de sa faute...

NINA, *se défendant.* — C'était une excuse, ça, parce que vous insistiez et que vous ne vouliez plus me lâcher...

LIDIA. — Menteuse! Vous étiez terrorisée à l'idée qu'il puisse l'apprendre, lui, votre fiancé. Vous ne vous rappelez pas ce que vous m'avez dit? « Quand j'aurai d'autres enfants, j'oublierai même avoir eu celui-là... »

NINA. — Ce n'est pas vrai! Je n'ai jamais oublié Abel!

LIDIA. — Vous n'avez pas eu d'autres enfants?

NINA, *sombre.* — Non.

LIDIA. — Vous me l'aviez promis pourtant. Et c'est grâce à cela que vous avez réussi à ne pas signer. Pourquoi n'en avez-vous pas eu, hein?

ALDO. — Vous n'avez pas le droit de poser ce genre de questions! Non mais, pour qui vous prenez-vous? Si je vous demandais cela, à vous et à votre mari, que répondriez-vous?

LIDIA. — Que je suis stérile. Mais pas elle. Alors, pourquoi s'acharne-t-elle à me reprendre le mien? Oui, le mien, le mien!

ALDO. — Le vôtre? Désormais, Abel est notre enfant. Je serai son père même devant la loi.

LIDIA. — Joli père!

ALDO. — Son père, oui! En tout cas, son père... putatif. C'est bien comme ça qu'on dit?

LIDIA. — Assez! *(Un bref silence.)* Le père putatif ne compte pas quand il y a un vrai père.

NINA, *dans un cri.* — Non, madame! Non! Taisez-vous!

LIDIA. — Me taire? Que sait-il du... vrai père?

NINA, *les dents serrées.* — Je lui ai tout dit.

LIDIA. — Alors, avant de rien décider, il faut aussi consulter le vrai père.

ALDO. — Ne plaisantez pas là-dessus, madame! Ça pourrait mal finir.

LIDIA. — Je ne plaisante nullement. Je vous demande même pour quelle raison, au lieu de venir ici, vous n'êtes pas avant tout allé chez le père.

ALDO. — Vous savez bien qu'il est introuvable...

LIDIA. — Qui prétend qu'il est introuvable? Nina?

NINA, *vivement à Aldo, d'un ton pitoyable.* — Je n'ai jamais dit toute la vérité à Madame... J'avais trop honte.

LIDIA. — Alors, vous m'avez menti au sujet du père? Pauvre petite, vous aviez honte devant moi. Maintenant, au moins, dites-moi la vérité. Que je la connaisse, moi aussi! Il se peut que je m'avoue vaincue.

Nina se prend la tête dans les mains.

ALDO. — Ne la traitez pas comme ça!

LIDIA, *elle traverse la pièce et s'assied.* — Je ne dirai plus rien. J'attends.

Un silence.

NINA, *à Aldo.* — Parle, toi. Dis-le, toi... si tu veux...

ALDO, *s'adressant à Emilio.* — C'était pendant l'occupation...

LIDIA. — Allemande?

ALDO. — Non. L'autre.

LIDIA. — Ah!

ALDO. — Elle travaillait à l'usine. Elle faisait

la route deux fois par jour, matin et soir. Eux allaient et venaient avec leurs camionnettes. C'est comme ça que c'est arrivé. Avec l'un d'entre eux.

LIDIA. — Avec qui? *(Aldo a un geste vague.)* Ce n'est pas à vous que je le demande. J'imagine que vous ne le savez pas... *(Nina reste muette.)* On m'avait raconté autre chose! Triste idylle! *(A Nina:)* Un Anglais? *(Un temps.)* Un Polonais?

NINA. — Un Américain.

LIDIA. — Ah oui! *(Nina lève la tête et regarde Lidia.)* C'est encore une fois l'Amérique qui est responsable! Pauvre Amérique! Elle a bon dos. Un enfant de plus... ou de moins! En sorte que le père est introuvable. Reparti. Disparu. Avec la guerre. Ou, plutôt, avec la paix! *(Un silence.)* Et si, moi, je vous aidais à retrouver sa trace? Parce que, moi, j'ai la chance de savoir où il est. Je sais qui c'est. Je pourrai même le joindre.

NINA. — Ce n'est pas vrai! Vous ne le savez pas... Vous essayez de deviner!

LIDIA, *d'une voix forte.* — Je vous dis que je le sais! *(A Aldo:)* Vous, vous êtes un homme, pas un imbécile. Vous y avez cru à l'histoire de l'Américain? Mais peut-être êtes-vous de ceux qui croient tout? *(Durement:)* Ce n'est pas un Américain. C'est quelqu'un d'ici. Voilà le mensonge que Nina m'a raconté, à moi. J'ai vérifié. C'est un mensonge qui est la vérité.

ALDO. — Nina? C'est vrai?

NINA, *désespérée.* — Ce n'est pas vrai! Ce n'est pas vrai! Dis-lui de parler, de dire le nom... Qui est-ce?

ALDO. — Qui est-ce?

NINA. — Qu'elle le dise, si elle le sait!

ALDO. — Dites-le!

EMILIO. — Je crois qu'elle le sait.

ALDO, *frappé par le témoignage d'Emilio.* — Vous le connaissez aussi ce... père?

EMILIO. — Moi, non. Mais ma femme le connaît... vraiment.

ALDO, *à Nina.* — Quelqu'un d'ici?

LIDIA. — Il est marié, maintenant.

ALDO, *à Nina.* — Prends garde, parce que si c'est vrai, cette fois-ci, je te tue... je te tue, espèce de...

Il l'empoigne.

NINA. — Lâche-moi!

EMILIO. — Taisez-vous!

ALDO, *obstiné.* — Qui est-ce? Je veux savoir qui c'est!

NINA. — Tu peux me tuer, je ne te le dirai pas!

ALDO. — Salope! Tu voulais seulement te faire épouser, hein? Maintenant, tout est fini entre nous! Va-t-en!

NINA, *se précipitant vers Lidia.* — Madame, j'ai peur...

Brusquement, on entend pleurer Abel en coulisses.

LIDIA. — Allez-vous-en! Allez vous expliqu ailleurs! *(Aldo, comme effrayé par ces pleu sort immédiatement. Lidia ouvre la po vitrée et passe dans le bureau. On l'entend dit:)* Tu as eu peur? Ne pleure pas, m chéri... ne pleure pas!

La voix de Lidia et les pleurs d'Al s'éloignent.

NINA. — C'est Abel?

EMILIO. — Oui. *(Avec chaleur:)* C'est no qui lui avons fait peur, qui l'avons fait pleur

NINA. — Ça ne peut pas finir comme ça.

EMILIO. — Allez rejoindre votre mari. *(Ni le regarde.)* Il ne faut pas le laisser par ainsi. Il est capable de tout. Courez après l Persuadez-le. Vous savez comment faire...

NINA. — J'ai peur, maintenant.

EMILIO. — Risquez quelque chose. Ne soy pas seulement calculatrice. En fin de comp les calculs ne rapportent rien, vous l'avez Il... vous aime.

NINA. — Je le sais. Il m'attend sans dou en bas. Il ne peut pas se passer de moi.

Elle se dirige vers la porte.

EMILIO. — Et vous?

NINA. — Moi?

EMILIO. — Vous... vous l'aimez... un peu?

NINI, *elle le regarde comme un objet curie* — Qu'est-ce que l'amour a à voir là-dedai

EMILIO, *comme pris en faute* — Oui, é demment...

NINA, *de la porte.* — Je crois que nous n reverrons...

EMILIO. — Je le crois aussi.

Nina sort. Emilio va regarder un inst par la fenêtre. Puis il traverse la pi et jette un coup d'œil dans le bureau est dans l'obscurité.

LIDIA, *habillée pour sortir, elle vient à rencontre, entre dans le salon, cherche Ni* — Elle est partie, elle aussi?

EMILIO. — Elle est allée le rejoindre.

LIDIA. — C'était à prévoir. Demain, seront plus unis et plus forts qu'avant. Et reviendront. Plus dangereux. Il faut se déf dre. Faire vite. *(Elle s'éloigne.)* Je te con Abel... Ne le laisse sous aucun prétexte...

EMILIO — Où vas-tu?

LIDIA, *sur le seuil, déjà à moitié sortie.* Chez le père d'Abel.

EMILIO, *la regarde.* — Tu le connais d bien?

LIDIA. — Je sais qui c'est. Cela me suffit. vais lui faire une surprise.

EMILIO. — Tu es touchante... ma pau Lidia.

Et il lui sourit.

LIDIA. — Pense à moi, Emilio.

Et elle sort.

RIDEAU

ACTE II

Le salon des Ranieri. Dans une maison neuve, construite et décorée dans le style moderne. Meubles de style anglais, tentures de teintes unies, harmonieuses. Les lampes sont allumées, car c'est le soir.
Au lever du rideau, on voit Lidia assise, seule, dans un fauteuil, un peu de biais. Elle est à la fois absorbée dans ses pensées et nerveuse. Elle ouvre son sac, y prend son mouchoir, se mouche comme si elle avait pleuré, puis le remet dans son sac. Elle regarde de-ci, de-là, du côté des portes, comme pour deviner par où va entrer Sergio.

LISA, *entrant.* — Monsieur vient tout de suite, madame.

LIDIA, *dans un murmure.* — Merci!

Lisa sort.

Bruit de voix en coulisses : une voix d'homme et une voix de femme. On ne distingue pas ce qu'ils disent, mais seulement les deux timbres et surtout la différence d'intonation. Celle de l'homme est presque neutre, à peine cadencée et un peu ennuyée. L'autre, au contraire, est tendue, vive et pleine d'assurance. Les deux voix sont arrivées à la porte et on distingue ces deux répliques :

VOIX DE FEMME. — ...Tâchons d'être à l'heure au moins cette fois...

VOIX D'HOMME, — Oui, mais pas en avance... *(Là-dessus, les deux personnes, sans doute par crainte d'être entendues, se mettent à chuchoter. Un dernier chuchotement et puis la voix d'homme:)* Mais non, viens toi aussi... *(Lidia fronce le sourcil.)* Je ne sais pas ce qu'elle veut, mais ça ne peut pas être long...

Sergio fait son entrée. Il est en tenue de soirée, évidemment sur le point de sortir. Sergio doit avoir dans les trente ans. C'est un beau garçon. Un tantinet trop gras, le front un peu dégarni, le cheveu ondulé et rare. Il semble toujours soucieux, absent, même quand il s'intéresse à ce qu'il dit. Il n'élève jamais la voix, n'est jamais ni ironique, ni violent. Il a toujours le ton de la vérité même si cette vérité est une vérité exempte de passion.

SERGIO, *allant à Lidia.* — Vous avez demandé à me voir, madame... *(Lidia s'est levée.)* Restez assise, je vous en prie. Vous m'avez fait dire qu'il s'agissait d'une chose importante et urgente?

LIDIA, *d'un ton pour la première fois humble et par moment soigneusement étudié.* — C'est pour cela que je me suis permis d'insister. Sinon, je n'aurais jamais osé... à cette heure... Je vous prie de m'excuser.

Vanna entre à son tour, en tenue de soirée, elle aussi. Elle appartient à ce genre de femmes que l'on qualifie de « glamorous ». Elle est souvent ironique, comme ceux qui voient les choses du dehors et s'y intéressent un peu esthétiquement. Par conséquent, elle sera toujours attirée par le côté « jeu » de cette histoire mais manifestera un profond intérêt humain.

SERGIO, *présentant Vanna.* — Ma femme.

VANNA. — Nous avons tout de même quelques minutes. *(A Lidia:)* Asseyez-vous.

Ils s'asseyent. Lidia dans le même fauteuil, Sergio presque en face d'elle, Vanna sur le bras du fauteuil de Sergio.

SERGIO. — Je vous écoute.

LIDIA, *gênée par la présence de Vanna.* — Je ne sais si je puis... Excusez-moi. Je me rends compte maintenant que j'aurais dû réfléchir... vous demander un rendez-vous...

SERGIO. — Mais non, mais non! Vous pouvez parler librement.

LIDIA. — Il s'agit d'une chose délicate. Personnelle.

VANNA, *légèrement agacée, à mi-voix, à Sergio.* — Je te le disais bien! Madame désire te parler en tête-à-tête.

Et elle se lève.

LIDIA. — Ne m'en veuillez pas. Je suis un peu... bouleversée...

VANNA. — Il est tout à fait normal que je vous laisse seuls. Je...

SERGIO. — Non, Vanna, reste. *(A Lidia:)* S'il s'agit de moi, ma femme peut tout entendre.

Vanna se rassied.

LIDIA, *après un temps bref, à Sergio.* — Votre femme sait certainement tout de votre vie.

VANNA, *vivement.* — Non! Je crois que je n'en sais presque rien.

SERGIO. — Il n'y a rien d'assez important pour que j'éprouve le besoin de le raconter. Mais vous, par contre, sauriez-vous quelque chose d'important... qui me concerne?

LIDIA. — Oui.

SERGIO. — Parlez.

LIDIA, *à mi-voix.* — Il s'agit d'un enfant. Abel.

SERGIO. — Abel?

VANNA. — Quel joli nom! Du moins, ça commence bien.

SERGIO, *calmement.* — Un enfant, de moi?

LIDIA. — Oui!

VANNA, *effleurant l'épaule de Sergio qui ne bouge pas.* — Tu aurais dû me le dire! Un enfant de toi! C'est merveilleux!

SERGIO. — J'ignorais que... *(A Lidia:)* Madame, vous n'avez pas l'air de quelqu'un qui tient des propos en l'air.

LIDIA. — Je suis sûre de ce que j'avance.

SERGIO. — Je dois donc vous écouter sérieusement?

LIDIA. — Oui. *(Sergio est pensif. Lidia le regarde dans les yeux.)* Nina!

Sergio a un mouvement brusque, mais il reste muet.

VANNA. — Madame a dit Nina, mon chéri.

SERGIO. — Oui, Nina *(A Lidia:)* Madame, qui vous a dit que je pouvais être le père?

LIDIA. — Nina.

VANNA. — Mais qui est cette Nina?

SERGIO. — Une... fille que j'ai connue.

VANNA. — Une aventure?

SERGIO. — Si tu veux!

VANNA. — Hum! J'ai l'impression que ça a dû être plus qu'une simple aventure!

SERGIO. — Ça a duré quelque temps. Plusieurs mois.

VANNA. — C'est toi qui l'as quittée?

SERGIO. — Non. Ce serait plutôt elle...

VANNA. — Pourquoi?

SERGIO. — Je ne sais pas. Elle s'est sans doute aperçue qu'il n'y avait rien à espérer de moi, que je ne songeais pas à l'épouser... Elle ne manquait pas de consolateurs, du reste...

LIDIA. — Est-ce que, au nombre de ces... consolateurs, il y avait un étranger, un Américain? Un soldat.

SERGIO. — C'est possible.

LIDIA. — Elle ne vous a jamais dit qu'elle allait avoir un enfant?

SERGIO. — Si, elle m'a bien dit qu'elle craignait d'être... Je lui ai répondu que, même s'il en était ainsi, je n'étais probablement pa responsable.

VANNA. — Quelle galanterie, hein? Le Se « première manière ».

LIDIA, *qui ne comprend pas.* — Comm

SERGIO. — Ma femme veut dire qu'à époque-là, je ne prenais rien au sérieux. tout pas les histoires de femmes.

LIDIA. — Je crois que Nina vous a di vérité.

SERGIO. — Vous le croyez?

LIDIA. — Oui. On ne peut pas dire que fant ait vos traits, mais il a votre regard.

SERGIO. — Vous l'avez vu?

LIDIA. — Je l'ai adopté. Il y a cinq ans.

VANNA. — Que voulez-vous alors? Le re à son père? Ou faire en sorte qu'il lui as son avenir?

LIDIA. — Non, madame, non, je vous en Je ne voudrais pas être mal comprise. Je mande seulement que son père — mari — me le confie comme l'a déjà fa mère.

SERGIO. — Je croyais que vous l'aviez avec vous?

LIDIA. — Oui, mais je voudrais votre... sentement formel.

SERGIO. — Il n'y a pas de raison que je le refuse.

Il se tourne vers Vanna.

VANNA, *ironique.* — A ce que je vois, t te sens absolument pas père! Tu ne crois qu'il est de toi?

SERGIO. — Même s'il est de moi, com ferais-je pour me sentir père?

LIDIA, *vivement.* — Oui, madame, com voulez-vous qu'il se sente père? Un enfant n'a jamais vu, dont il ignorait l'existence...

VANNA. — D'accord. En fait, je ne parle de sentiments : mais il pourrait au moin sayer de savoir, désirer le voir... Tu appr brusquement que tu as un fils et tu renc à lui sans même l'avoir vu.

SERGIO. — Tu préférerais que j'en fass cas de conscience!

VANNA. — Il n'est pas question de ca conscience!

SERGIO. — Toi, par contre, tu te sens envahie par une ferveur maternelle?

VANNA. — Comme c'est spirituel! Non, j'éprouve une certaine curiosité, un certai térêt. Tu trouves cela bizarre?

SERGIO. — Bizarre ou non! puisqu l'éprouves! *(Il s'approche d'elle et lui mi-voix:)* Pourtant, Vanna...

VANNA, *vivement.* — Oh! je sais ce q vas me dire : je ne veux pas d'enfants... un homme : tu ne peux pas comprendre pas vouloir d'enfants, c'est une chose rien éprouver pour un enfant qui existe c'en est une autre.

SERGIO. — En tout cas, nous ne pouvon décider comme cela, de but en blanc.

LIDIA, *se levant.* — Il me suffirait simple mot, deux lignes...

SERGIO. — Il vaut mieux nous revoir calmement, madame, reparler de cela. *(A Vanna:)* Tu sais, il est vraiment l'heure de partir maintenant.

VANNA, *à Lidia.* — C'est vous qui avez cet enfant?

LIDIA. — Oui, je l'ai pris à l'orphelinat. Il avait deux ans. Après j'ai cherché à savoir qui était la mère.

VANNA. — Evidemment. Il est toujours plus facile de retrouver la mère!... Mais comment avez-vous réussi à identifier le père?

SERGIO. — C'est Nina qui le lui a dit.

LIDIA. — Non : ce n'est pas Nina. Je l'ai découvert toute seule.

VANNA, *intéressée.* — Comment, comment?

LIDIA. — Nina n'a jamais voulu m'avouer qui était le père d'Abel. Une fois seulement, elle me confia que, pour elle, maintenant, il n'y avait plus d'espoir : le père d'Abel était sur le point d'épouser l'une des plus jolies filles d'ici. Elle est très jolie et elle a beaucoup d'argent, m'a-t-elle dit cette fois-là.

VANNA. — En somme, elle ne t'avait pas perdu de vue!

SERGIO. — Et elle était... peinée?

LIDIA. — Peinée?... Un peu. A cette occasion, elle me parla du grand amour qu'il y aurait eu entre vous. Mais elle était résignée. Elle aussi, à ce moment-là, songeait à se marier.

SERGIO. — Elle est mariée?

LIDIA. — Oui. *(Regardant fixement Sergio:)* A présent, elle est mariée... elle aussi.

SERGIO. — Etrange!

VANNA. — Qu'est-ce qu'il y a d'étrange?

SERGIO, *à Lidia.* — Pourquoi refusait-elle de vous dire mon nom?

LIDIA. — Je ne sais pas. Elle ne me l'a jamais dit.

VANNA. — Elle a une certaine classe, il me semble!

SERGIO. — Comment avez-vous fait pour me trouver?

LIDIA. — Nina m'avait tout de même un peu parlé de vous. Elle m'avait dit, par exemple, que vous aviez la passion de l'automobile. Que vous couriez pour une grande marque... Ce renseignement m'a suffit pour orienter mes recherches. En plus, il y avait votre mariage... Bref, j'ai découvert qui vous étiez. Du moins, je l'ai cru.

SERGIO. — Vous n'en étiez pas tout à fait sûre?

LIDIA. — Non. Et j'avais besoin de l'être. C'est pourquoi... *(Un temps bref.)* Je vous dis tout, même les choses les moins reluisantes, pour que vous vous rendiez compte que je ne vous cache rien. J'ai écrit une lettre à Nina, lui annonçant votre mariage. Une lettre...

VANNA. — Anonyme.

LIDIA. — Oui. Puis je suis allée la voir. Et je l'ai fait parler... J'ai mis la conversation sur le père, sur le mystérieux père d'Abel, et, sans s'en apercevoir, elle s'est trahie.

SERGIO. — Vous êtes une femme dangereuse.

VANNA. — Digne de l'Intelligence Service, veux-tu dire!... On fait tout pour vivre tranquilles, pour se faire oublier... et, au lieu de ça, il y a quelqu'un qui vous suit, qui vous épie, qui dresse votre fiche...

LIDIA. — Dieu sait ce que vous allez penser de moi, madame!

VANNA. — Moi? Tout le bien possible!

LIDIA. *à Sergio.* — Mais vous?

SERGIO. — Je voudrais seulement savoir pourquoi tous ces efforts, toute cette peine?

LIDIA. — Pourquoi? Parce que, maintenant, j'aimais Abel. Et Abel n'était pas mon fils. Il fallait que je surveille ceux qui pouvaient me l'arracher. Ses parents : sa mère, son père. Connaître leurs mouvements... le cours que prenaient leur vie... pour parer aux surprises éventuelles...

VANNA. — Mais pourquoi est-ce seulement maintenant — aujourd'hui — et aussi soudainement, que vous vous manifestez? Vous auriez pu le faire avant...

LIDIA, *après une légère hésitation* — Ce n'est qu'aujourd'hui qu'Abel est en danger, et j'ai besoin de votre aide.

SERGIO. — Quel danger?

LIDIA. — La mère.

VANNA. — Nina?

LIDIA. — Elle voudrait reprendre son fils. Elle et son mari réclament Abel. Et je ne *peux* pas le leur donner. Et je ne le leur donnerai pas si vous m'aidez... vous et votre femme. Voilà. Vous, madame, vous me prenez pour un détective... Non! je ne suis qu'une pauvre femme qui aime un enfant qui n'est pas le sien et qu'on essaie de lui arracher. J'ai besoin d'alliés. Besoin que, vous, le père, me le confiiez légalement.

Elle tire son mouchoir de son sac et se mouche.

VANNA. — Mais n'avez-vous pas dit que Nina vous avait promis?...

LIDIA. — Oh oui, elle avait promis! Mais aujourd'hui, elle réclame quand même l'enfant. C'est son mari qui la pousse...

SERGIO. — Qui est son mari?

LIDIA. — Un communiste. Un homme avec qui on ne peut pas discuter. Plus tard, je vous raconterai tout, mais vous devez sortir... *(Elle se lève. Vanna reste assise. Elle prend une cigarette, l'allume et se met à fumer comme si la conversation devait commencer maintenant. Lidia à Sergio, suppliante:)* Je ne vous demande qu'une seule grâce. S'ils viennent vous voir, ne les recevez pas. Ce ne sont pas des gens bien... *(Un bref silence:)* Quand voulez-vous que nous nous revoyions?

SERGIO. — Demain, si vous voulez.

On sonne.

VANNA. — Qui ça peut-il être? *(Un silence tendu. Lidia s'éloigne de la porte à laquelle elle était presque arrivée. Un nouveau temps. Puis on frappe. Vanna à Lidia:)* Qu'avez-vous? Peur?... Entrez.

La femme de chambre, Lisa, entre.

LISA. — Une jeune femme demande Monsieur. Elle s'appelle Nina Cirivanni.

VANNA. — Nina est là? Très bien! *(Lisa, croyant avoir reçu l'ordre de faire entrer la visiteuse, s'éloigne.)* Non, Lisa.

SERGIO, *ennuyé.* — On ne peut pas la recevoir maintenant.

VANNA. — Pourquoi?

SERGIO. — Mais on nous attend, Vanna!

VANNA. — Téléphone que nous n'irons pas. Ça t'embêtait tellement tout à l'heure. Maintenant, c'est moi que ça embête. *(A Lisa:)* Faites entrer cette personne au petit salon et priez-la de patienter. *(Lisa fait « oui » de la tête et sort.)* Je vais téléphoner qu'on ne nous attende plus.

Elle se dirige vers l'une des portes latérales.

LIDIA. — Je voudrais éviter une scène.

VANNA. — Ne vous inquiétez pas...

Elle sort.

LIDIA, *à Sergio.* — Vous n'allez entendre que des mensonges.

SERGIO. — Nina est devenue menteuse?

LIDIA. — Devenue? Elle est née menteuse. *(Un temps. A mi-voix:)* Excusez-moi : vous étiez vraiment amoureux de Nina?

SERGIO. — Je ne sais pas. Je m'en rendrai compte tout de suite, dès que je la verrai.

LIDIA, *l'observant.* — Vous faites de l'ironie ou bien?...

SERGIO. — Je ne fais pas de l'ironie. Regardez-moi, observez-moi quand Nina sera là. Je me rends compte de ce qu'une femme est pour moi au plaisir que j'ai à lui parler.

LIDIA. — Vous n'avez pas peur de me dire cela? Je pourrais me servir de cette confidence.

SERGIO. — Tant pis!

VANNA, *rentrant.* — C'est fait. *(Elle tient le téléphone à fiche mobile. Elle le pose sur un petit meuble et se baisse pour le brancher.)* Ils font semblant d'être désespérés. Ils parlent de soirée fichue. En tout cas, c'est entendu. Ils ne nous attendent plus... Sergio, j'aimerais voir cette jeune femme seule... avec toi, naturellement. *(A Lidia:)* Pouvez-vous aller un moment par là? *(Lidia ne bronche pas.)* Ensuite, ce sera votre tour. *(Lidia regarde Vanna et Sergio avec une certaine méfiance. Vanna enchaîne d'un ton légèrement mondain:)* Elle a demandé à voir Sergio, et après tout, il me semble préférable d'entendre aussi *sa* version. N'est-ce pas, Sergio?

SERGIO. — Sans doute.

VANNA, *encourageant Lidia à passer dans l'autre pièce.* — Je vous en prie... *(Lidia regarde Sergio et obéissant à Vanna, passe dans la pièce voisine. Vanna referme la porte derrière elle.)* Je la fais entrer?...

Elle va pour sonner.

SERGIO. — Un instant.

Vanna s'arrête et revient s'asseoir près lui sur le bras du fauteuil.

VANNA, *vivement.* — Qu'as-tu? Tu es emb

SERGIO. — Moi? Non. C'est plutôt toi : je comprends par très bien ton attitude.

VANNA. — Cette aventure inattendue muse..

SERGIO. — Elle t'amuse seulement? Tu ne rais pas jalouse?

VANNA. — De ton passé, mon chéri? Je suis pas bête à ce point. Non, je meurs curiosité.

SERGIO. — De la voir?

VANNA. — Aussi. Mais surtout de l'entend d'apprendre par elle...

SERGIO. — Moi qui voulais te demande me laisser débrouiller seul cette histoire....

VANNA. — Rien à faire, mon chéri!

SERGIO. — Si tu es là, elle ne parlera pr blement pas.

VANNA. — Il sera toujours temps que je aille et que je vous laisse seuls. Pour évoc des souvenirs... *(Elle va s'asseoir dans un teuil, un peu à l'écart, dans la pénombre.* resterai bien sage dans mon coin. Vous ne verrez même pas...

SERGIO, *soudain agacé.* — Sonne *(Vanna sonne.)* Pense qu'à cette époqu j'étais vraiment un autre homme.

VANNA. — Je le sais bien. *(On frappe.)*

Lisa paraît.

SERGIO. — Faites entrer. *(Lisa sort.)* Je demande si elle a beaucoup changé...

Lisa fait entrer Nina.

NINA, *voyant seulement Sergio, lui souri* Sergio!

SERGIO, *vivement, désignant Vanna.* — femme.

NINA, *visiblement déçue et ennuyée ma remettant très vite:* — Oh, je ne vous avais vue. Excusez-moi.

VANNA. — Je vous en prie.

SERGIO, *vivement, à Nina.* — Elle sait q es. Je l'ai déjà mise au courant de tout.

NINA, *légèrement irritée.* — Ah oui? Bi *(Sergio la regarde avec insistance d qu'elle est entrée.)* Qu'est-ce que j'ai? Pour me regardes-tu comme ça? *(Se repren* Oh, pardon, madame : j'ai tutoyé votre

VANNA, *paisiblement.* — C'est tout nat Vous pouvez même l'appeler d'un petit tendre, si vous en aviez un pour lui... de temps.

NINA, *froidement, avec une légère aigreu* Non, ça c'est du passé.

Un silence.

VANNA, *sans bouger, mais d'une voix lite.* — Pourquoi ne vous êtes-vous pas ma

SERGIO. — Nous n'y avons jamais song crois.

VANNA. — C'est vrai?

SERGIO. — Pour moi, oui.

NINA. — Moi, je l'ai espéré... pendant quelque temps. Mais tu n'as pas eu l'air de comprendre.

VANNA. — Si vous l'aviez vraiment voulu, vous y seriez sans doute arrrivée. Moi, je l'ai voulu!

SERGIO. — Vanna!

VANNA. — Quoi? Ce n'est pas toi qui m'as fait la cour! C'est moi. Tu as... subi. *(A Nina:)* Dites que vous n'avez pas voulu l'épouser. Sinon...

NINA, *agacée.* — Mais, du reste, quelle importance ça a-t-il, le mariage?

VANNA, *légèrement déconcertée, regardant l'alliance de Nina.* — Vous êtes mariée?

NINA. — Je l'étais.

SERGIO. — Comment cela, tu l'étais?

NINA. — Je l'étais. On s'unit et puis on se sépare. Maintenant, c'est comme si je n'étais plus mariée.

SERGIO, *à Nina.* — Tu n'as pas changé.

NINA. — Toi, si. Beaucoup.

VANNA. — Il a renoncé aux courses d'automobiles. Maintenant, c'est même moi qui conduis. Et il ne trompe plus les filles.

NINA. — Il n'a jamais trompé les filles. Il les abandonnait. Mais il ne les trompait pas.

VANNA, *se mordant les lèvres.* — Evidemment, c'est autre chose.

SERGIO, *à Nina.* — Que me veux-tu?

NINA, *après un temps très bref, et les regardant tous les deux.* — Tu ne le sais pas? Vous ne le savez pas? On ne vous a pas déjà avertis?

VANNA. — De quoi?

NINA, *à Sergio.* — Tu savais que tu avais un fils?

SERGIO. — Tu me l'as dit autrefois. Mais.. était-il vraiment de moi?

NINA. — Oui.

SERGIO. — Jure-le.

NINA. — Je le jure. Je n'ai des enfants qu'avec les hommes que j'aime.

VANNA. — Combien en avez-vous eus?

NINA. — Rien que celui-là.

SERGIO, *plus doucement.* — Que veux-tu?

NINA. — Eh bien, cet enfant...

VANNA. — Comment s'appelle-t-il?

NINA, *après une hésitation.* — Abel.

SERGIO. — Abel.

NINA. — Cet enfant, ce n'est pas moi qui l'ai. C'est une autre. Je le lui ai confié autrefois... contre la promesse — contre le serment — qu'elle me le rendrait quand il aurait six ans. Aujourd'hui, il en a sept. Et maintenant cette dame...

VANNA. — Refuse! L'histoire habituelle!

NINA. — Non. Elle ne refuse pas. Au contraire. Mais, on l'empêche de me le rendre...

VANNA. — Qui?

NINA. — Un curé.

SERGIO. — Pourquoi?

NINA. — A cause de mon mari, de celui qui était mon mari...

SERGIO. — Explique-toi.

NINA. — C'est un homme violent, et il est de gauche... On s'est séparés aussi pour cela. Le curé a peur que si Abel revient avec moi, il tombe en quelque sorte sous l'influence d'Aldo, de mon mari...

SERGIO. — Mais puisque vous êtes séparés!

NINA. — On est séparés, comme ça... Mais rien de légal. Il pourrait revenir. De temps en temps, il se manifeste. Aujourd'hui même... Le curé est inquiet... il conseille à cette dame de ne pas tenir sa promesse... de ne pas me rendre Abel... Parce que cette dame est pieuse, très croyante, tu comprends. Pourtant, elle voudrait me rendre mon fils.

VANNA. — Ah, elle le voudrait?

NINA. — Oui, elle le voudrait, mais elle demande... une garantie. Celle du père d'Abel. Pour le cas où mon mari... empêcherait le petit d'aller au catéchisme ou exigerait... je ne sais pas... *(A Sergio:)* Tu pourrais toujours dire : non! c'est mon fils! Laissez faire la mère... ne vous en mêlez pas!

SERGIO. — Que devrais-je faire alors, selon toi?

NINA. — Le reconnaître. Légalement. Et me le confier.

VANNA. — Quel imbroglio!

NINA. — Je ne me suis peut-être pas bien expliquée?

VANNA. — Si, très bien. Et c'est à cette heure-ci que vous venez demander la reconnaissance de votre enfant.

NINA, *théâtrale.* — Oh! Il y a eu une telle scène, si vous saviez!

SERGIO. — Une scène?

NINA. — Avec mon mari. Il est venu à la maison... à l'improviste... Il voulait qu'on se remette ensemble!... Moi, j'ai dit non... Alors, il s'en est pris au petit... il savait que ça me ferait du mal... Il est aussi allé chez cette dame. Il les a menacés. Ce sont des gens tellement bien. Ils ont eu peur... Je suis accourue ici malgré l'heure... pour trouver une solution. Qu'est-ce que je pouvais faire d'autre?

Vanna se lève brusquement.

SERGIO, *légèrement alarmé.* — Vanna!

VANNA. — Quoi?

SERGIO. — Où vas-tu?

VANNA. — Je ne serai pas longue, sois tranquille. *(Elle est arrivée près de la porte.)* Je reviens tout le suite.

Elle entre dans la pièce où est Lidia.

NINA, *allant à Sergio, à mi-voix.* — Qu'y a-t-il, Sergio? Toi au moins, tu es de mon côté?

SERGIO. — Tu as dit la vérité?

NINA. — Bien sûr. Je dis toujours la vérité, moi.

SERGIO. — Vanna ne te croit pas.

NINA. — Elle me hait. Moi aussi d'ailleurs, je la hais.

SERGIO. — Qu'est-ce qu'elle t'a fait?

NINA. — Elle t'a épousé. Ce n'est pas suffisant?

SERGIO. — Qu'importe le mariage, c'est toi-même qui l'as dit. *(Nina le regarde puis, s'approchant de lui, fait le geste de lui passer un*

bras autour du cou. Sergio se dégage.) Non. Qu'est-ce qui te prend?

NINA. — Pour un peu, je te giflerais!

Et elle s'éloigne de lui.

SERGIO. — Nous sommes-là pour parler de l'enfant, pas de nous. *(Nina le regarde, sans expression. Il s'approche d'elle.)* Je voudrais savoir... Pourquoi m'as-tu laissé partir?

NINA. — J'étais sûre que tu ne m'épouserais pas. Et moi, je ne pouvais plus vivre comme ça. Surtout avec le petit. Il me fallait un mari, pas... toi.

SERGIO. — Je n'étais pas le seul homme dans ta vie.

NINA. — Si!

SERGIO. — J'ai failli me tuer...

NINA. — Je sais! En auto. A cause de ta manie d'aller à toute vitesse.

SERGIO. — J'ai été entre la vie et la mort.

NINA. — Et elle t'a servi d'infirmière. Tu l'aimes?

SERGIO. — Qu'est-ce que ça peut te faire?

NINA. — Evidemment... Moi, toi, Abel : pense comme ç'aurait été beau. Nous avons été idiots!

SERGIO. — Tu crois vraiment que, pour moi, l'amour est la chose la plus importante? Non!

NINA. — Sergio! Comme on t'a changé! Avant, tu... tu prenais, tu laissais... tu mentais et puis tu te faisais pardonner, mais tu bougeais! Qu'est-ce qu'on t'a fait? Tu n'es plus toi! Sergio, tu ne te rappelles pas comment tu étais avant?

SERGIO. — J'ai du mal à me le rappeler. C'est comme si j'étais resté autre part, et je ne réussis pas, malgré mes efforts, à revenir ici... avec vous.

On entend, en coulisses, les voix de Vanna et de Lidia qui discutent.

VANNA. — Pas maintenant... attendez...

LIDIA. — Je veux qu'elle répète ces mensonges devant moi... Laissez-moi entrer...

NINA, *qui comprend.* — Sergio!

La porte s'ouvre, toute grande, et Lidia fait irruption dans la pièce.

VANNA. — Cette rencontre était nécessaire, je crois.

NINA. — Sergio, pourquoi m'as-tu... trahie?

SERGIO. — Je ne t'ai pas trahie. Il faut que chacun de nous dise sa vérité.

VANNA. — Ou son mensonge!

SERGIO. — Je devais connaître ta vérité, Nina. Nous avions déjà entendu celle de Madame.

VANNA. — A présent, vous allez parler face à face.

NINA. — Je vous ai dit beaucoup de mensonges. Je le reconnais. Pardonnez-moi.

LIDIA. — Rien que des mensonges! Son mari, leur séparation, le curé, mon serment... Rien que des mensonges!

VANNA. — Nous voudrions au moins savoir la vérité sur les faits.

NINA. — Oh, la vérité, c'est comme les crets : on ne la confie qu'à ses amis. Et deux, vous n'êtes pas mes amies.

VANNA. — Sergio, toi, tu dois être son T'a-t-elle dit la vérité?

NINA, *à Vanna.* — Que vous importe la vé ou pas dans cette histoire? Vous êtes en hors, vous! Vous n'avez rien en jeu. Ta que nous, si!

LIDIA, *à Vanna.* — Oui, vous ne pouvez assister à tout cela comme à un spectacle. N vous demandons au moins un peu de resp

VANNA. — Je devrais aussi respecter mensonges?

SERGIO. — Oui, peut-être, cela vaudra mieux. Après tout, ce sont des mensonges ont un but sérieux.

VANNA. — Des mensonges diplomatiques

Et elle rit.

LIDIA. — Tout cela est très grave, mada

VANNA. — Eh bien, moi, cela me donne e de rire. C'est vous trois qui me faites rir n'y a que ce pauvre gosse qui me fasse d peine. Il ne soupçonne rien, j'imagine, de manœuvres, de vos complications. Ici, on un peu en train de vendre la peau de l'ou

SERGIO. — C'est vrai. Nous nous dispu un enfant que vous êtes la seule, je croi connaître...

NINA. — Moi, elle me l'a laissé voir une à peine, à la dérobée.

LIDIA. — Vous n'avez jamais demandé revoir!

SERGIO. — Est-il possible au moins d voir?

LIDIA. — Quand vous voudrez. Mais qu'e que cela changera? Sans doute vous com terez-vous de façon différente, selon que le trouverez beau ou laid, blond ou b Non! Ce ne serait pas sérieux!

VANNA. — Ce n'est peut-être pas séri mais ce sont les impressions qui comp Du moins, pour moi.

SERGIO. — Je suis incapable de vous pliquer pourquoi, mais je sens, mainte que je dois connaître cet enfant pour pou continuer cette discussion.

Lidia est perplexe.

VANNA. — Vous avez dit que vous l'a avec vous?

LIDIA, *cherchant à gagner du temps.* — vérité...

NINA. — Si, elle l'a avec elle. Elle l'a avec elle il y a une heure.

VANNA. — Où est-il maintenant?

LIDIA. — Chez moi, avec mon mari. Ils tendent.

VANNA. — Votre mari pourrait l'amener

LIDIA, *avec appréhension.* — Maintenant

VANNA. — Pourquoi pas? De quoi avez- peur?

Lidia regarde autour d'elle comme si était environnée d'ennemis.

LIDIA. — De nous. De nous tous. Même de moi.

VANNA. — Nous vous faisons peur? Oh!

NINA. — Ne la croyez pas! Il lui en faut bien plus pour lui faire peur! Maintenant, elle joue ses victimes. C'est tout.

VANNA. — Dis quelque chose, Sergio. Ne sois pas absent!

SERGIO. — Je l'ai déjà dit. Je voudrais voir Abel.

LIDIA. — Le voir, seul.

NINA. — Pourquoi seul? Je veux le voir, moi aussi.

VANNA. — Mais qu'a donc cet enfant? Quelque chose qu'on doit cacher?

LIDIA. — Je crains seulement que nous ne sachions pas le regarder. *(Prenant une décision:)* Enfin! Vous voulez le voir... ici?

VANNA. — C'est préférable, si cela ne vous dérange pas trop.

LIDIA, *elle va avec décision au téléphone et forme un numéro.* — « Allo, Emilio? C'est moi... Non, non, il ne m'est rien arrivé... Ecoute : pourrais-tu venir me rejoindre avec Abel?... Maintenant. Tout de suite... *(Un temps:)* Attends, je demande... » *(Elle écarte le récepteur de son oreille.)* Il dort. Il vient de s'endormir.

VANNA, *avec une légère, mais réelle cruauté.* — On ne peut pas le réveiller?

LIDIA. — Il va falloir que mon mari l'habille...

NINA. — Ne cherchez pas d'excuses. Dites à votre mari de l'amener...

LIDIA, *avec un soupir, rapprochant le récepteur de son oreille.* — « Allo... Peu importe, Emilio... Réveille-le et habille-le... N'oublie pas de lui mettre son manteau bleu... Oui... Non, non, il est dans la grande armoire, à droite... Mais non, je te dis qu'il n'est rien arrivé... Son père désire le voir... C'est naturel... Tout de suite, bien sûr... Prends un taxi... Mais non, un taxi, 75, Viale dell' Olmata... 75... au quatrième... Sergio Rabieri... l'ascenseur ne marche pas. Oui, monte directement par l'escalier... Bon, à tout de suite.» *(Elle raccroche.)* Vous êtes satisfaits? *(Elle vient lentement au centre.)* Mais attention à ce que nous dirons devant lui! A la maison, il a déjà pris peur...

On sonne à l'entrée.

VANNA. — Je vais voir ce que c'est.

Elle sort.

NINA, *après un court silence.* — Ça ne peut pas déjà être Abel...

SERGIO, *il hausse les épaules, puis, après un nouveau temps.* — Quand on pense qu'il y a une heure, je ne me doutais même pas... *(Un silence.)* Je crois que ce sera comme ça, la prochaine guerre!

LIDIA, *ahurie.* — Quoi?

SERGIO. — Oui, je veux dire... Cet enfant est tombé au milieu de notre vie inutile aussi brusquement qu'éclatera la prochaine guerre. Et en un sens, du reste, nous sommes en guerre maintenant sans préparation, sans avoir eu le temps de penser à ce que nous ferions.

NINA. — Mieux vaut la guerre qu'une vie inutile comme tu dis.

LIDIA. — Oui, avec les troupes d'occupation pour vous distraire!

NINA. — Pourquoi pas?

La porte s'ouvre toute grande et Vanna et Aldo paraissent sur le seuil.

VANNA, *montrant Nina.* — C'est elle?

ALDO. — Oui, c'est elle.

Et il fait mine de s'avancer.

NINA, *apeurée.* — Ne le laissez pas entrer!

ALDO. — N'aie pas peur, Nina. Je ne te ferai rien!

Il s'approche d'elle.

NINA, *reculant.* — N'avance pas! Je te connais, tu sais. Tu es capable de me battre même devant les gens.

ALDO. — Qu'est-ce que tu es venue faire ici?

NINA, *nettement.* — Voir le père de mon enfant. *(Elle jette un coup d'œil à Sergio.)* Mais toi, comment as-tu fait pour me retrouver? *(A Lidia:)* C'est vous qui le lui avez dit? Ou votre mari?

ALDO. — Je t'ai suivie. Voilà comment j'ai fait.

NINA. — Ah! toi aussi, tu t'es mis à espionner!

VANNA. — Alors, il y a déjà un certain temps que vous attendiez en bas?

ALDO. — Oui. J'attendais qu'elle redescende. Je ne savais pas qui habitait ici. J'ai cru que c'était un avocat, quelqu'un qui pourrait te donner des conseils pour Abel. Et puis, soudain, j'ai pensé que tu étais venue voir son père.

VANNA. — Et vous êtes monté.

ALDO. — Non. Je suis entré dans le vestibule et je me suis arrêté près de l'escalier. J'attendais le coup de feu.

LIDIA. — Le coup de feu?

VANNA, *à Aldo.* — Pourquoi? Elle est armée?

NINA, *avec un rire un peu hystérique.* — Armée! Vous avez peur que je sois armée! Non, non, quelle idée!

ALDO. — Oui, j'ai espéré un instant que tu te vengerais, que tu ferais justice. Il n'est jamais trop tard pour remettre les choses au point...

NINA, *avec le même rire.* — Mais oui, mais oui, il m'avait abandonnée, alors, je le tue!...

ALDO. — Si tu l'avais fait, tu serais une autre femme pour moi. *(Nina cesse de rire et le regarde.)* Je t'aurais aidée à t'échapper. Je t'aurais défendue. Je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je t'aurais tout pardonné!... Je t'avais déjà tout pardonné pendant que j'attendais en bas... *(Un silence.)* Mais tu n'es pas comme ça. Et je suis un idiot.

NINA. — Alors, pourquoi es-tu monté?

ALDO. — Pour savoir où tu étais. Avec qui. Ce que tu faisais. J'ai sonné à trois ou quatre portes...

VANNA. — Et vous avez demandé : « Nina est là? »

NINA. — Est-ce qu'il ne faut pas être complètement fou? Maintenant que tu m'as trouvée, qu'est-ce que tu veux?

ALDO, *regardant fixement Sergio.* — Regarder bien en face ce monsieur et ne plus l'oublier jusqu'au jour où nous ferons place nette de tous les gens comme lui.

LIDIA, *montrant Aldo.* — Et il a le courage de parler, de menacer! Et il a encore le courage de la défendre! Qu'attendez-vous pour le mettre dehors?

SERGIO. — Pourquoi? Parce qu'il veut faire place nette des gens comme moi? *(Il va lentement à Aldo qui se raidit un peu et s'assombrit.)* Regardez-moi. Regardez-moi bien.

VANNA, *un peu inquiète.* — Sergio! N'insiste pas...

NINA. — Ne le provoque pas, Sergio!

SERGIO, *continuant d'avancer.* — Mais qu'est-ce qui vous prend? Vous êtes folles? Au fond, je crois que c'est lui qui a raison. *(Tout près d'Aldo:)* Il y a si longtemps, voyez-vous, que nous attendons que quelqu'un se décide à nous supprimer enfin. Je ne plaisante pas, vous savez, je parle sérieusement. Mais il faut que vous fassiez vite. Parce que, si vous attendez encore un peu, si vous nous laissez le temps de dire seulement un mot, vous courez le risque d'entrer dans notre jeu de bavardages inutiles et de perdre toute envie de rien faire. Dépêchez-vous, je vous en prie!

ALDO, *déconcerté, se sentant déplacé.* — Soyez tranquille, je m'en vais. Viens, Nina.

NINA. — Où ça? A la maison?

ALDO. — Tu as peur?

NINA, *le flattant.* — Tu parles si j'ai peur! Si je t'ai menti autant de fois, c'est parce que je n'avais pas le courage de te dire la vérité. Tu me fais peur!

ALDO. — Nina, si je me suis humilié au point de venir te chercher jusqu'ici, c'est pour pouvoir te dire : « Allons-nous en encore ensemble, faisons une croix sur... »

NINA, *tâtant le terrain.* — Et Abel?

ALDO. — Abel... *(Croyant lui faire plaisir:)* Je n'insiste plus pour le reprendre. Au fond, je faisais cela pour toi; je voulais le protéger parce qu'il était de toi. Mais je renonce à lui : laissons-le où il est, il y est peut-être bien. Toi, tu me suffis, telle que tu es... malgré tout ce que j'ai appris. Peu importe! La vérité vaut toujours mieux... Allons-nous en, Nina.

NINA. — Quelles drôles de créatures, les hommes! Il m'a obligée à lui mentir pendant des années, parce que si je lui avais dit ce que j'étais, ce que j'avais fait, gare! Là-dessus, un beau jour, la vérité se découvre. Ça fait un drame à tout casser. Je pense que tout est fini avec la vie d'avant, et voilà qu'il me dit : « Je t'aime quand même, comme tu es, restons ensemble comme avant... comme s'il n'était rien arrivé!... » Non! Non! ce n'est pas possible. n'ai plus envie de recommencer comme av Il est arrivé trop de choses. Tu m'as forc dire la vérité. Moi qui suis une menteuse, t réussi à me démasquer, tu m'as obligée à pour une fois sincère... Et puis tu me d « Faisons une croix sur tout ça! » Alors quoi bon tout ce remue-ménage?... Non, moi je n'ai pas envie de recommencer co avant...

ALDO, *qui commence à ne plus compren* — Qu'est-ce que tu voudrais faire, alors?

NINA. — Je veux Abel. C'est moi qui le v maintenant. Toi, je le comprends, tu peux noncer à lui. Pas moi. Maintenant, je ne plus. Tu abandonnes ou tu m'aides?

ALDO. — Quelle question! C'est toi comptes, tu le sais bien. Mais pourquoi re ici?

NINA. — Abel va arriver. Sergio veut le v

ALDO. — Ah oui!

SERGIO, *il va brusquement à Nina et lui avec animation.* — Ecoute, Nina, laiss Abel où il est. Nous sommes les seuls à voir le réclamer, mais nous l'avons a donné, par égoïsme. Laissons-le où il est. N siste pas, Nina.

LIDIA. — Oui, n'insistez pas. Vous l' abandonné!

NINA. — Non, je ne l'ai pas abandonné

VANNA, *à Sergio.* — Tu as peur, Sergio?

SERGIO. — Peur de quoi?

VANNA. — De tout. Même de voir ton fils

SERGIO. — C'est moi qui ai demandé q l'amène ici.

VANNA. — Tu l'as demandé mais tu t'en pens déjà. Je te connais, Sergio. Tu crain t'attacher à lui. A ton fils. Quelqu'un qui p rait te contraindre d'aimer, de te sacrifier changer de vie. Et cela, tu ne le veux pas as peur. Peur d'aimer. Avec elle, sans d ç'a été la même chose, autrefois... Et moi... Enfin, n'en parlons pas!!... Et avec A tu éprouves déjà le désir de fuir. Oui, de

SERGIO. — Tu as peut-être raison. J'ai p être peur des gestes auxquels l'amour m'inciter : des gestes extrêmes... Mais Vanna, tu n'as pas peur de ce qui pour arriver?

VANNA. — Quoi qu'il arrive, ce sera touj préférable à cette apathie!

LIDIA. — En somme, vous dressez votre contre moi.

VANNA. — Non, je le pousse vers son fils

LIDIA. — Nous étions deux à nous le di ter : vous voulez que nous soyons trois?

VANNA. — Vous n'avez qu'une pensée : gardera Abel? Moi, je pensais à quelque c de plus profond. Chacun de nous réclame en obéissant à un sentiment différent. Eux vent dire : « C'est la voix du sang qui fait agir. »

Elle montre Nina et Sergio.

SERGIO, *protestant.* — Je t'ai déjà dit non!

VANNA, *lui tenant tête.* — Toi aussi, c'e

voix du sang! Une voix étouffée, qui peut-être se transforme en peur, mais qui est toujours la voix du sang. *(A Lidia:)* Vous, vous vous révoltez, poussée par la voix du cœur!

LIDIA. — Non. Vous ne pouvez pas comprendre!

VANNA. — Mais si!

LIDIA. — Non! Moi, je défends non pas un être que j'ai enfanté, mais un être que j'ai modelé, formé. Cette gentillesse, cette sensibilité que je lui ai insufflées jour après jour... ce que je lui ai enseigné : les couleurs, la vie, le courage... un Dieu, mon Dieu qu'il a appris à connaître, à aimer... Je défends les larmes que j'ai séchées, les sourires que j'ai provoqués... Je défends la croissance d'une vie, l'espérance d'une vie... d'une vie qui est plus mienne que si je l'avais engendrée, moi, plus, bien plus! Mon amour est plus que celui d'une mère... Il est plus que la voix du cœur, plus que la voix du sang!

ALDO, *brusquement.* — Moi, je vous comprends, madame!

LIDIA. — Vous me comprenez, mais vous êtes contre moi!

ALDO. — Contre vous, oui, mais sur le même plan que vous.

VANNA. — Quand j'ai dit « la voix du cœur », je pensais à tout ce qui vous venez de dire, madame. Mais moi, nous *(Elle montre Aldo et elle-même.)* au nom de quoi parlons-nous, quel sentiment nous agite? Ni la voix du cœur, ni celle du sang, et nous n'avons même pas vu le petit...

ALDO. — Moi, si.

VANNA. — Vous, si. Bon. Mais moi? Quel est le sentiment qui me pousse à dire : « Prenons-le. Moi aussi, je le veux »?

LIDIA. — C'est la jalousie, madame.

VANNA. — La jalousie?

LIDIA. — Oui! Le désir de le disputer à Nina. La jalousie...

VANNA. — Non! Ce n'est pas la jalousie! Du moins, pas seulement.

LIDIA. — Soit! Mais où voulez-vous en venir?

VANNA. — Abel est à nous tous, nous pouvons le considérer comme étant à nous tous. Du moment que nous le voulons tous, l'un pour une raison, l'autre pour une autre, cela veut dire que nous l'aimons tous plus ou moins, chacun à notre manière...

NINA. — Mais il ne peut pas être à tous.

LIDIA. — Ce serait monstrueux!

VANNA. — Pourquoi? Dans un cas normal, peut-être, mais pas dans le nôtre. Ici, il y a une vraie mère qui ne s'est jamais conduite en mère; par contre, celle qui s'est montrée une mère, ne l'est pas; il y a un père qui n'a jamais voulu entendre parler de son enfant, et quand on lui a appris son existence, il a continué de ne pas vouloir en entendre parler, parce que, dit-il, il n'a pas le sentiment de devoir ni de pouvoir jouer son rôle de père. Quant à nous — moi, Monsieur votre mari aussi peut-être — nous qui ne sommes rien pour cet enfant, nous nous acharnons pareillement autour de lui, comme s'il était vraiment un peu le nôtre : nous le sentons déjà proche de nous, nous voudrions le garder, nous l'attendons avec angoisse... C'est vraiment un enfant extraordinaire, cet Abel! On dirait qu'il est notre enfant à tous. Alors? Comment sortir de cette impasse? Si nous étions capables d'être... d'être...

Elle cherche le mot juste.

LIDIA, *frémissante.* — D'être quoi?

VANNA. — Je voulais dire d'être *bons*, mais c'est une expression un peu ridicule. Mais je ne parviens pas à en trouver une autre. Donc : si nous réussissions à être bons, Abel pourrait devenir notre enfant à tous.

LIDIA. — Ce sont des mots, madame!

NINA, *à Vanna.* — Moi, je vous dis non! De toutes mes forces!

LIDIA, *à Vanna.* — Vous ne sentez pas que rien que d'y penser, c'est monstrueux! Que c'est contre-nature?

NINA. — Je suis contente que vous le disiez. Abel n'a besoin que d'un seul père et d'une seule mère. Et j'ajoute : *(Coup d'œil à Sergio.)* il lui faut son vrai père et sa vraie mère. Parce qu'il est seulement à eux.

LIDIA. — Qu'est-ce que vous racontez? Il serait à vous si vous ne l'aviez pas abandonné!

VANNA, *intervenant.* — Ne recommençons pas. C'est du passé. Voyons la situation aujourd'hui, telle qu'elle se présente. Le vrai père et la vraie mère sont là, mais ils sont séparés...

LIDIA. — Séparés pour toujours!

NINA. — Pourquoi, pour toujours?

LIDIA. — Vous demandez pourquoi? Cela ne m'étonne pas de vous! Mais...

La porte s'est lentement entrouverte, poussée par Lisa, et Emilio paraît, Abel endormi dans ses bras.

LIDIA. — Abel!

EMILIO. — Chut!... Il s'est endormi dans le taxi...

Il s'avance.

LIDIA, *allant à lui.* — Mais qu'est-ce que tu lui as mis sur le dos? Je t'avais dit son manteau bleu...

EMILIO. — Je n'ai trouvé que celui-là.

VANNA, *indiquant un fauteuil à Emilio.* — Installez-le là... Doucement, qu'il ne se réveille pas.

Un temps. Emilio installe Abel dans le fauteuil.

LIDIA, *montrant Sergio.* — Emilio, c'est lui le père.

SERGIO, *à Emilio.* — Pardonnez-moi si nous vous avons dérangé. C'est moi qui ai insisté pour que vous veniez.

EMILIO. — Vous n'avez pas à vous excuser. J'avais peur qu'il ne prenne froid...

Il sourit à Sergio qui a déjà cessé de le regarder et qui regarde fixement Abel

endormi. Nina s'est approchée d'Abel et, pour mieux le voir, elle s'agenouille près du fauteuil. Dès que Nina a bougé, Lidia s'est éloignée d'Emilio et, contournant le fauteuil, elle est allée se placer derrière Abel, telle un ange gardien. Sergio est immobile, absorbé dans la contemplation de son fils.

LIDIA, *entre ses dents.* — Des années sans le voir, sans se soucier de lui, et maintenant...

EMILIO. — Nous sommes tous là. Un vrai conseil de famille. Un juge ne pourrait en désirer un plus complet. Profitons-en.

LIDIA. — Ne commence pas, Emilio, je t'en prie.

EMILIO. — Je m'excuse : je ne suis pas chez moi mais je me permets d'insister. Il faut en finir avec cette... triste histoire. Et vite. Entre nous. En famille. Sans y mêler d'autres gens. *(Tous le regardent — sauf Sergio qui ne bronche pas — avec une certaine surprise.)* Vous désiriez le voir. C'est légitime. Vous l'avez vu. *(Un temps.)* Quand son père, sa mère *(A Vanna:)* et Madame auront fini de le regarder, il vaudrait mieux le transporter ailleurs, pour que nous puissions parler librement.

LIDIA, *allant vers lui, un peu alarmée.* — Pourquoi ce ton, Emilio?

EMILIO. — Je suis... fatigué.

VANNA, *à Emilio.* — Laissez-le là, je vous en prie. Nous parlerons tous bas.

LIDIA. — Oui, Emilio, laisse-le là. Il pourrait se réveiller et avoir peur.

SERGIO, *à Emilio.* — Nous n'avons pas encore vu ses yeux.

NINA. — Comment sont-ils? On ne peut pas le savoir? Une mère n'aurait pas le droit de voir les yeux de son fils, parce que ses... tuteurs en ont décidé autrement! Et si je le réveillais? Qui peut m'en empêcher?

LIDIA. — Il aura peur. Il se réfugiera auprès de moi, en pleurant.

NINA. — Auprès de vous? Vous en êtes sûre? Et Sergio, et moi? Il ne nous connaît pas encore, mais il nous reconnaîtra peut-être! Qui vous dit qu'il ne se sentira pas attiré vers nous, justement vers nous?

LIDIA. — Ah oui, l'instinct! *(A Vanna:)* Vous y croyez, vous, à l'instinct?

VANNA, *à Emilio.* — Monsieur, vous pourriez le réveiller délicatement...

EMILIO. — Cessez ce jeu monstrueux! Je ne sais pas ce que vous avez pu dire pendant que je n'étais pas là, mais vous parlez, vous agissez comme des... irresponsables! Je viens d'arriver et je vous vois tels que vous êtes. Seul, je suis là pour le préserver de votre amour qui s'égare, de votre égoïsme, de votre cruauté. C'est à moi de le faire, puisque vous ne vous rendez plus compte de ce que vous faites. Moi qui, je vous l'avoue, n'ai jamais pu le considérer comme un fils, qui ne le considère pas même maintenant comme un fils, mais seulement comme un être humain à protéger, à éduquer. Moi qui suis peut-être le plus froid, le plus détaché de vous tous. Non, je ne me volte pas comme un père, je me révolte com tout homme doit se révolter pour porter cours à un être sans défense qu'il faut pré verer du mal. Et je crois que mon devoir de le ramener tout de suite à la maison, dant qu'il dort encore.

SERGIO. — Votre indignation est juste. le reconnais. Mais, depuis un instant, elle devenue superflue... *(Il s'approche lenten d'Emilio.)* Abel n'a plus besoin de vous. moi maintenant qui le défendrai, qui le pré verai du mal. Ma décision est prise : nous qui allons garder Abel.

VANNA. — Sergio!...

SERGIO. — Nous : Nina et moi. Son père et sa vraie mère. Je peux parler toi aussi, Nina?

NINA. — Oui, Sergio.

VANNA, *à Sergio.* — Que veux-tu faire?

SERGIO, *avec calme.* — Repartir à zéro cet enfant qui est le nôtre. Faire aujourd ce que nous aurions dû faire jadis. *(Nina approchée de Sergio et se cramponne à bras. Sergio se dégage de l'étreinte de N avec un mouvement d'ennui. Il parle paisi ment, avec lucidité.)* Mais sans équivoques ne voudrais pas être mal compris. Ce n'est par amour pour toi, Nina, que je fais cela ce n'est pas non plus par amour pour le p Ce serait un amour trop soudain. Cet an pour lui naîtra peut-être, certainement m mais ce n'est pas lui qui me pousse à pren cette décision maintenant. Je tiens à ce cela soit clair. Non, l'amour n'a rien à là-dedans. Du moins, je le crois. Ce serait tôt à cause d'une idée, d'une conviction s'est faite lentement en moi et qui mainte s'est soudain imposée à moi. *(A Vanna:)* vais-je continuer ainsi? A mener cette vie sais bien que je ne le pouvais plus. J'ai jours protesté en silence, mais violemm contre ma vie inutile. Il n'y avait pas d'iss ou bien en finir, dire brusquement adieu à ou, plutôt, à ce néant; ou bien trouver que chose d'important à quoi me sacrifie quoi me dévouer. Quelque chose qui vaill peine. J'avais déjà essayé tant de fois. Je suis attaché à diverses entreprises, à dive personnes, efforcé d'y croire plus que je croyais vraiment. Je fonçais tête baissée mettais en jeu toute ma réserve de foi. Je sais : je veux aller jusqu'au bout. Autrefois courses automobiles... et puis la guerre... fait tout cela sérieusement; finalement, je suis même marié... Je veux dire que j'ai plusieurs cartes importantes. Mais je me la vite. Il venait toujours un matin où, en réveillant, je m'apercevais que ce que j'e rais, ce pour quoi j'avais lutté, parfois m souffert, avait changé, avait pour ainsi pourri en cours de route... J'ai préféré ne bouger. *(Un temps bref.)* Maintenant, je que le seul sacrifice qui vaille la peine, celui qu'on fait pour son enfant. C'est le qui vous permette de retrouver un cer

ordre, un ordre naturel qui avait été détruit. Le père, la mère et l'enfant, réunis. Quelque chose de vrai où chacun est à sa place. L'ordre! Sans l'intrusion de sentiments, de passions et surtout sans l'amour. Parce que je crois que c'est justement lui qui conduit au désordre, à l'inconstance, à l'égoïsme.

LIDIA. — Et vous, ce n'est pas de l'égoïsme?

SERGIO. — Vous, précisément, madame, vous m'avez tout de suite heurté par ce qu'il y a de trouble dans votre amour. Un bizarre mélange, votre amour. Il me met mal à l'aise... Revenons à l'ordre.

LIDIA. — Un bel ordre! La ruine de trois couples!

VANNA. — Quel courage, Sergio!

SERGIO. — C'est toi qui m'as incité à l'avoir, ce courage! Je l'ai eu. Le courage de faire souffrir.

VANNA. — Je ne proteste pas. Si cette décision peut te rattacher à la vie, je ne pleurerai pas le Sergio qui a vécu près de moi... sans amour.

SERGIO. — Tu es généreuse!

VANNA, *elle voudrait dire quelque chose mais elle n'y parvient pas.* — Oh! Cet enfant... Je ne peux même pas crier!

Aldo s'est assis et s'est pris la tête dans les mains.

NINA. — Aldo, tu me fais peur! Dis quelque chose! *(Elle se rapproche de lui.)* Il faut bien que je sois heureuse, moi aussi, au moins une fois!

ALDO. — Je t'ai perdue. Je t'avais déjà perdue... C'est fini.

LIDIA, *à Vanna et à Aldo.* — Vous vous rendez vite, vous autres! *(A Sergio et à Nina:)* Avant de conclure, voyons le problème sous tous ses angles. *(Un silence.)* Qui peut témoigner qu'Abel est votre fils? Jusqu'à présent, pour tout le monde, il est de parents inconnus. Une seule personne pourrait témoigner qui est la mère. Le prêtre qui me l'a révélé. *(A Sergio:)* Vous croyez, vous, qu'il témoignera?

SERGIO. — Je pense que c'est son devoir.

LIDIA. — Vous le pensez. Vous vous trompez peut-être...

SERGIO. — Comment? Nous allons former la *vraie* famille. et vous croyez que ce prêtre ne voudrait pas témoigner!

LIDIA. — Vous savez ce que va coûter cette famille soi-disant vraie? Quel prix? Trois couples, trois familles, détruits, anéantis. Et vous pensez que, dans ces conditions, ce prêtre témoignera en votre faveur?

SERGIO. — Je ne comprends pas! Je fais aujourd'hui ce que j'aurais dû faire jadis. Je répare, je paie, je remets les choses en ordre. Et vous me dites que cela, ce que la religion m'ordonnait même de faire, deviendrait aujourd'hui un désastre? Non, ce prêtre sera de mon côté, je n'en doute pas.

EMILIO. — A votre place, j'en douterais.

SERGIO. — Pourquoi?

EMILIO. — Le temps. Evidemment, vous, vous ne prenez pas le temps en considération. Oui, chaque acte a bien sa substance propre, mais il a aussi son temps propre qui ne peut être prorogé. Il y a un temps pour faire ce que l'on doit faire, et quand il est passé... Non, ce prêtre ne témoignera pas. Moi non plus, en toute conscience, je ne témoignerais pas. Il se taira. Il dira : je ne sais pas.

NINA, *frémissante.* — Et alors?

LIDIA. — Alors? *(A Sergio:)* Votre édifice ne tient pas. Il n'est fondé sur rien. Nous devons reprendre du début. Chercher une autre issue.

NINA. — Mais oui. Continuez à discuter pendant des mois, pendant des années... si ça vous amuse. Mais à partir d'aujourd'hui, Abel restera avec nous. Oui, avec nous!

Elle regarde Sergio qui est redevenu pensif.

LIDIA. — On verra!

NINA. — Bien sûr, on verra! Essayez un peu de me l'arracher! Essayez! *(Et obéissant à une impulsion soudaine, elle secoue Abel endormi et lui dit:)* Abel! Abel! réveille-toi! Nous devons partir...

LIDIA, *surprise.* — Ne le touchez pas!...

Et elle va vers Nina pour l'éloigner de l'enfant.

EMILIO. — Que faites-vous?

Abel s'est éveillé en sursaut et regarde autour de lui, un peu apeuré, sans comprendre. Vanna, durant la dernière partie de cette scène, est allée s'asseoir vers le fond de la pièce. Abel se lève péniblement du fauteuil et se dirige vers Vanna.

LIDIA. — Abel! Abel!... Où vas-tu? Non!

Abel, comme sentant dans l'appel poignant de Lidia quelque chose de menaçant, fait en courant les deux ou trois derniers pas et se réfugie dans les bras de Vanna.

VANNA, *d'une voix étranglée.* — Abel!

Et elle éclate en sanglots.

NINA. — Abel... Abel! Non! C'est moi ta maman, moi!

LIDIA. — Assez, Nina! Taisez-vous!

NINA, *se rapprochant de Vanna.* — C'est moi ta maman, Abel!

ABEL. — Non... non...

NINA. — Et lui, c'est ton vrai papa. Regarde-le, Abel, regarde-le!

ABEL, *incrédule.* — Non... ce n'est pas lui!...

EMILIO. — C'est révoltant! Finissez! Abel...

Abel fait mine de s'éloigner de Vanna et d'aller à Emilio.

NINA, *qui est sur son chemin, le retient par un bras.* — Où vas-tu? Reste avec moi. *(Elle tente de l'étreindre.)* Tu ne le sens pas que c'est moi ta maman? Tu ne le sens pas? *(Abel se dégage.)* Reste là. Embrasse-moi... embrasse-

moi... *(Elle lève la main pour le battre.)* Gare à toi, tu sais...

SERGIO. — Qu'est-ce que tu fais, Nina? Tu es folle!

NINA. — C'est mon fils!

Abel se dégage et va se cacher derrière un fauteuil.

LIDIA, *s'avançant vers Abel.* — Moi seule, ici, aurais le droit de le battre... moi seule...

SERGIO. — Madame!...

EMILIO. — Lidia!

LIDIA. — Et tu ne l'accepterais que de moi, Abel... N'est-ce pas, Abel? Tu n'accepterais que de moi d'être puni? N'est-ce pas?

ABEL. — Je n'ai rien fait... je n'ai rien fait...

NINA. — Je vous défends!

LIDIA, *elle a rejoint Abel, elle allonge le bras et, comme accomplissant un geste d'amour, elle lui donne une gifle.* — Voilà! Je suis sa mère! J'ai le courage! C'est moi sa mère, moi! *(Abel, épouvanté, s'enfuit et s'échappe par la porte d'entrée restée ouverte.)* C'est mon enfant! Mon enfant!!

Et elle éclate en sanglots.

EMILIO, *il est le seul à suivre Abel; il l'appelle.* — Abel... viens ici... Abel.,, *(Il sort, Aldo sort, lui aussi, à la suite d'Emilio qu'on entend appeler en coulisses:)* Abel!... *(Plus loin:)* N'aie pas peur, Abel. C'est moi... *(D'une voix bizarre:)* Abel! Non!... *(Puis dans un hurlement inhumain qui les glace tous:)* Abel!...

Un bruit sourd. Une seconde de silence et, brusquement, un hurlement de femme qui commence dans le lointain et se rapproche, de plus en plus aigu et déchirant.

LISA, *elle fait irruption criant, bouleversée.* — L'ascenseur... La porte était ouverte... Il est tombé...

Elle sort en courant. Lidia et Vanna s'élancent dehors, à la suite de Lisa.

NINA. — Sergio! Sergio!...

Elle se cramponne à lui.

SERGIO. — La mort!...

Il passe un bras autour des épaules de Nina. On entend dans l'éloignement la voix de Lidia, qui crie : « Abel! », et c'est un hurlement qui s'achève en sanglot. Sergio, dès que retentit le cri de Lidia, se dégage sans violence de l'étreinte de Nina et sort. Nina reste seule, tournée vers la porte. Elle a un mouvement hésitant, comme pour sortir, elle aussi, mais elle l'interrompt tout de suite et va s'effondrer sur un siège, enfouissant son visage dans ses mains.

La lumière baisse lentement pendant le mouvement de Nina, mais sans aller jusqu'au noir. Puis elle se rallume.

Nina n'a pas bougé. Dans une pièce voisine les gémissements rauques de Lidia. La porte s'ouvre et Vanna paraît, pressant un mouchoir contre ses lèvres.

VANNA. — Je n'ai pas pu rester plus longtemps... Je...

NINA. — Comment est-il?...

VANNA. — Le médecin dit qu'il est mort sur le coup... qu'il n'a pas souffert...

Brusquement, les gémissements de Lidia se font plus violents.

LIDIA, *en coulisses.* — Non, non!... Laissez-moi, je vous en prie... Je veux rester près de lui... Je veux...

Un silence. La porte s'ouvre toute grande et Lidia paraît, soutenue par Emilio. Aldo les suit.

LIDIA. — Cette gifle... Jamais, je ne l'avais touché, jamais... C'est moi qui l'ai tué...

Elle se met à sangloter.

EMILIO, *tentant de la calmer.* — Lidia!...

Un silence. Puis Sergio paraît, une feuille de papier à la main.

SERGIO, *à Emilio et à Aldo.* — Le docteur vient de partir... *(Montrant le papier:)* Il a rédigé son constat. Maintenant, il n'y a plus qu'à attendre la police.

NINA. — La police? Pourquoi?

ALDO. — Ils vont nous interroger... Il faut savoir comment c'est arrivé... Et ils feront un procès-verbal...

VANNA, *les yeux dans le vague.* — On a téléphoné toute la journée... pour qu'on vienne réparer l'ascenseur... Qui aurait pu penser que la porte était restée ouverte...

SERGIO, *à Emilio.* — Vous qui l'avez vu le dernier, avant... comment était-il?

EMILIO. — Je n'ai pas vu voir son visage; il était loin... sur le palier... Je l'ai vu saisir la poignée de la porte de l'ascenseur... La porte s'est ouverte... J'ai crié : « Abel! » Il a regardé en bas, comme pour mesurer le saut... et il s'est précipité... Il s'est comme jeté...

SERGIO. — Et si ce n'était pas un accident *(Tous le regardent.)* S'il avait voulu mourir, en finir...

LIDIA, *d'une voix rauque, étouffée.* — Non!

VANNA, *montrant Sergio.* — C'est son idée fixe, à lui... le suicide... Ne recommence pas, Sergio!

SERGIO, *à Emilio.* — Vous ne croyez pas, vous aussi, qu'il a voulu se tuer?

EMILIO. — Je ne sais pas. Un enfant...

SERGIO, *vivement.* — Un enfant! Mais nous avons tout fait pour le transformer en un adulte! Nous l'avons torturé, épouvanté. Il est devenu fou. En un instant, fou! Je le dis moi, comment vous prend cette tentation, cette folie... Et Abel était bien mon fils...

VANNA, *vers Lidia.* — Pourquoi m'a-

choisie, moi, qu'il n'avait jamais vue, qui n'étais rien pour lui? Je voulais lui demander pourquoi! Il ne pourra jamais me répondre...

LIDIA, *brusquement.* — Je veux que vous sachiez qui je suis!

EMILIO, *vivement.* — Lidia, je t'en prie... On ne doit pas s'acharner sur soi-même comme tu voudrais le faire...

LIDIA, *avec une grande douceur.* — Non, mon chéri, tu ne peux pas me l'interdire. Il faut que je parle de moi... et de toi. Ça a commencé peu après notre mariage — quand je me suis aperçu que je ne pouvais pas avoir d'enfants. C'était ma faute, mais je refusais de le croire. Je ne pouvais pas me résigner à croire que j'étais une de ces femmes marquées par Dieu, une femme stérile... Je t'ai accusé, toi, j'ai accepté ta froideur, ton indifférence, ton manque d'amour. Je t'ai haï. Haï, Emilio. Comprends-moi bien : haï vraiment. *(Un silence.)* Et je t'ai trompé. Trompé délibérément. *(Après un premier instant d'embarras, Emilio s'est mis à écouter Lidia avec sérénité et avec une infinie compassion.)* Tu ne l'as jamais su... Tu ne l'as même pas soupçonné... parce que tu savais que j'étais une femme pieuse, croyante... *(Elle le regarde.)* Je t'ai trompé, Emilio. Parce que j'espérais avoir un enfant.

EMILIO. — Je le savais.

LIDIA. — Tu le savais?

EMILIO. — Je l'ai toujours su.

LIDIA. — Et malgré cela, nous avons continué à vivre... comme avant?

EMILIO. — Oui.

LIDIA. — Comment as-tu pu? Comment as-tu fait?

EMILIO. — Comment allons-nous faire, nous, pour vivre ensemble, demain, après nous être trompés comme nous nous sommes trompés? Après nous être haïs comme nous nous sommes haïs? Après avoir commis le crime que nous avons commis? Maintenant, nous sommes tous liés par cet innocent... Comment allons-nous faire pour nous supporter? Le sang d'Abel ne suffit plus à nous unir.

ALDO. — Nous ne connaîtrons jamais la paix.

NINA. — Nous dirons toujours : c'est sa faute, ou la vôtre, ou la mienne...

SERGIO. — Pas moi! Je ne recherche ni la culpabilité ni la solidarité de personne.

ALDO. — Je crois que ce sera pire qu'avant... pour tous. Nous restons seuls.

EMILIO, *après un temps bref.* — Quelle issue pourrions-nous trouver à notre désespoir si ne s'élevait en nous la certitude d'une paix inaltérable où nos peines, nos amours, nos douleurs trouveront, trouvent déjà parfois, un repos, une compensation...

ALDO. — Je ne crois pas au ciel. Nous ne nous mettrons jamais d'accord.

EMILIO. — Personne ne vous demande de changer, mais de parvenir à vivre ensemble. Unis... Il nous faudrait quelqu'un à qui demander pardon.

SERGIO. — Je ne crois pas au pardon.

EMILIO. — Et au sang de notre enfant, à ce sang que nous avons répandu par nos fautes, vous y croyez? Comment le laver, ce sang? Qui nous dira : assez pleuré... voici la paix!

LIDIA. — Je ne veux pas la paix! Je veux pleurer, pleurer... Je ne veux pas la paix!...

EMILIO. — Parce que tu ne sais pas ce que c'est, Lidia. La paix et le pardon, ce n'est pas l'oubli, comme tu le crois... C'est... C'est la paix!...

La réplique d'Emilio est brusquement interrompue par la sonnette de la porte d'entrée qui retentit longuement, avec impatience.

ALDO. — Les voilà!

EMILIO. — Allons courageusement livrer Abel à ces hommes qui se croient justes.

RIDEAU

Sergio Vanna Lidia

Sergio Nina

6 SERGIO. — *Qui vous a dit que je pouvais être le père?*
LIDIA. — *Nina.* (ACTE II.)

7 NINA. — *Sergio, tu ne te rappelles pas comment tu étais avant?*
SERGIO. — *J'ai du mal à me le rappeler.* (ACTE II.)

8 SERGIO. — *Pardonnez-moi si nous vous avons dérangé. C'est moi qui ai insisté pour que vous veniez.* (ACTE II.)

9 VANNA. — *Que veux-tu faire?*
SERGIO. — *Repartir à zéro avec cet enfant qui est le nôtre.* (ACTE II.)

10 NINA. — *Abel! C'est moi ta maman, moi!* (ACTE II.)

(*Photographies* France-Illustration, *Henri Parnotte.*)

Nina Emilio Abel Sergio Lidia Vanna

Sergio Vanna

Emilio Aldo Lidia Nina Abel Vanna

" PROCÈS DE FAMILLE " DEVANT LA CRITIQU

L'ŒUVRE présente une pièce, *Procès de famille*, d'un auteur italien encore peu connu en France, Diego Fabbri; et, dès la première scène, dès les premières minutes de cette première scène, nous sommes pris, attachés à la naissance d'une action dont nous comprenons déjà les ressorts et dont nous ne devinons aucun des développements. Nous sommes jetés avec une simplicité magistrale, la simplicité du très bon théâtre, dans un milieu, dans une aventure, qui nous sont tout à fait étrangers, et qui tout à coup nous passionnent.

Lidia et Emilio Valenti, un professeur, sont mariés et ne peuvent avoir d'enfants. Quelques années plus tôt, ils ont adopté un petit garçon, Abel, auquel sa mère, qui l'avait eu hors mariage, renonçait librement. Il a maintenant huit ou dix ans. C'est un enfant heureux et libre, élevé dans ce touchant et parfois excessif respect de l'enfance qu'enseignait Mme Montessori. Lidia aime cet Abel comme si elle l'avait fait elle-même; Emilio met plus de condescendance dans son affection : il demeure professeur, c'est une conscience qu'il veut former et Abel n'est pas encore pour lui à l'âge où l'on a une conscience.

Un visiteur se présente. Il se dit le père de l'enfant; il vient réclamer son bien. Voilà l'exposition de la pièce, qui a une netteté, une qualité dramatique frappantes. Je n'en poursuivrai pas plus loin l'analyse détaillée : de scène en scène, cette situation initiale, si simple en apparence se modifie, évolue sous nos yeux. Ce qui nous était donné était vrai, et n'était qu'un aspect de la vérité. Chacun des personnages en présence a caché, pour les plus honorables raisons qui soient, un petit morceau de la vérité. Car il n'est de vilenie chez aucun des protagonistes du drame : chacun d'eux a eu son instant de faiblesse et est prêt à le réparer.

Cet enfant abandonné et recueilli, trois couples maintenant se le disputent; trois couples s'affrontent, qui ont les droits moraux les plus évidents sur ce jeune Abel.

Cette découverte progressive de la vérité, conduite avec une habileté et un sens de la scène remarquables, s'apparente plus à l'enquête pure et simple qu'aux miroitements pirandelliens auxquels elle n'est pas sans faire penser. Je n'en aime que mieux la démarche; il serait difficile de se plaire à une imitation de Pirandello; l'œuvre de Diego Fabbri est toute personnelle et sa conclusion ne laisse guère de place au doute, à l'indécision, à cette agréable rêverie que peut poursuivre le spectateur autour des personnages de Pirandello.

Cette œuvre de Diego Fabbri, adaptée en français par Michel Arnaud avec la juste assurance d'un homme de théâtre et mise en scène avec une exacte rigueur par José Quaglio, est jouée à ravir.

Jacques LEMARCHAND,
dans *le Figaro littéraire*.

VOICI deux ans, presque jour pour jour, au théâtre de l'Humour, *Inquisition*, à la trop brève carrière, nous révéla en Diego Fabbri, un auteur au trait ferme et subtil, au sens psychologique aigu et à la rigueur dramatique sans défaillance. Son héros, sondant les reins et les cœurs, y débrouillait les contradictions dans lesquelles s'égaraient trois âmes inquiètes et les remettait, d'une poigne rude, dans ce qu'il estimait le droit chemin.

Procès de famille nous confirme dans l'estime que nous inspira ce premier contact avec une œuvre qui a conquis en Italie une vaste audience et fait de Diego Fabbri un des chefs de file de la nouvelle génération.

Sa puissance analytique, sa clairvoyance et son impartialité envers ses personnages qui nous sont révélés en quelques répliques, la violence presque insoutenable du conflit qui les affronte et la brutalité d'un dénouement qui tranche un débat insoluble, lui confèrent un attrait très vif; l'émotion qu'il impose est faite surtout de la profonde humanité de son auteur, de la fraternelle compréhension qu'il témoigne envers ses piètres héros et de sa quête obstinée, derrière les apparences, de l'humble et quotidienne vérité.

G. JOLY,
dans *L'Aurore*.

IL me semble que nous avo beaucoup à apprendre a près des auteurs de la no velle école italienne. Ou plut à réapprendre. Notre théâtre e trop souvent aujourd'hui s bouffi de prétention littérai soit soufflé d'ambitions intelle tuelles ou idéologiques. point que ceux-là mêmes q ont le plus vigoureusement ré contre les séquelles du natur lisme avouent qu'ils ont ma tenant la nostalgie d'un art vérité. A force de traiter de condition humaine à hauteur nuées, nous en oublio l'homme, notre « prochain », comment il cherche à défend son pauvre bonheur quotidi C'est pourquoi une pièce com *Procès de famille* (remarquabl ment adaptée par Michel A naud) nous émeut. Par moyens les plus simples, Die Fabbri renouvelle le genre, s disant vieillot du drame psych logique et social. Sans se fa l'esclave d'une thèse quelconq il contraint le spectateur voie d'émotion, à s'interroger s'inquiéter, il viole son égoïsm force son cœur.

On dira que sa méthode pirandellienne. Et cette métho passe pour être le comble de subtilité intellectuelle. C'est que nous avons fait sur Pira dello un contresens. Grâce à U Betti, grâce à Diego Fabb nous comprenons mieux qu'il faut pas prendre cette métho pour une fin. Une certaine fac de jouer Pirandello relève cette confusion.

José Quaglio a mis en scè *Procès de famille* avec dépou lement, avec effacement mêm Pas d'avant-gardisme périm Pas de raffinements d'éclairag Pas de recherche de décor! I réussi une distribution parfai qui, comme on dit, joue situation, sobrement, avec u sincérité communicative. tête, Lila Kedrova (Lidia), ab lument bouleversante; auto d'elle François Darbon (Emili Jean-Marie Amato (Aldo), I nièle Condamin (Nina), Berna Noël (Sergio), Judith Ma (Vanna) et le petit Fourc (Abel) vivent ce « procès », n en acteurs-témoins, mais protagonistes « engagés ». C aussi relève peut-être d'un st périmé. On ne peut en nier, tout cas, l'efficacité.

Georges LERMINIER,
dans *le Parisien Libé*

Comité de Direction | Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. | Fondateur : Georges OUDAR

Ets BUSSON, impr., PARIS — Printed in France — Dépôt légal : 4e trim. 1955, no 80 P.